



Batteries anglaises en action aux Dardanelles.

En face de ces troupes se trouvait la IV<sup>e</sup> armée du duc de Wurtemberg.

2. Le Centre. Secteur de Lille-Arras-Albert.

a. Deuxième armée anglaise et la première du général Douglas Haig près de Loos et de Neuve-Chapelle.

b. Dixième armée française (général d'Urbal) près d'Arras.

c. Troisième armée anglaise (général Allenby) près d'Albert.

Ces troupes avaient devant elles la IV<sup>e</sup> armée allemande du kronprinz Rupprecht de Bavière.

3. Aile droite. Secteur de la Somme : la 6<sup>e</sup> armée (général Duibois).

II. Groupe des armées du centre, sous les ordres du général de Castelnau.

1. Aile droite. Aisne : Cinquième armée française du général Franchet d'Esperey.

Les Allemands opposaient à ce groupe leur 1<sup>re</sup> armée et la VII<sup>e</sup> (général von Heeringen).

2. Au centre. Secteur de Champagne : la quatrième armée française (général de Langle de Cary) et la deuxième armée (général Pétain).

En face d'elles la III<sup>e</sup> armée allemande du général von Einem.

3. Aile droite. Secteur de l'Argonne : la troisième armée française (général Humbert).

En face : la V<sup>e</sup> armée du kronprinz.

III. Groupe des armées de l'Est, sous le commandement du général Dubail.

1. Aile gauche. Secteur de la Haute Meuse : la première armée (général Roques).

En face : la division d'armée du général von Stranz.

2. Centre. Secteur de la Lorraine. Général Gérard.

En face : une division d'armée du général von Falkenhäusen.

3. Aile droite. Secteur de l'Alsace : Septième armée (général de Maud'huy).

En face la division d'armée du général von Goede, renforcée de 5 à 10 divisions.

Les Allemands déplacèrent quelques divisions au cours de la bataille. Ils envoyèrent en Artois le VI<sup>e</sup> corps, la

Garde, venue de Charleroi et une division du Ve corps de réserve; la III<sup>e</sup> armée opérant en Champagne (von Einem) reçut quatre divisions de renfort, dont une expédiée de Russie.

Ainsi ils avaient en Champagne un total de 56 régiments d'infanterie.

En France la nouvelle de l'offensive suscita de grandes espérances et lorsque les premiers communiqués de guerre parlèrent de victoire on se livra aux prédictions les plus optimistes.

L'attaque de l'infanterie avait été précédée par une violente canonnade.

Pendant trois jours consécutifs l'artillerie pilonna les positions adverses.

Enfin, le 15 septembre, à 9 h. 15, l'offensive tant attendue se déclencha sur un front de 5 kilomètres, allant de Moranvilliers à la vallée de l'Aisne, et passant par Vernon, Souain, Perthes, Le Mesnil, Massiges.

Les troupes se lancèrent à l'assaut dans un mouvement irrésistible. C'était une belle matinée d'automne, une splendide journée, qui allait être marquée par une lutte tragique. La première ligne de l'ennemi, comprenant des positions formidables, tomba rapidement.

Au bout d'une heure, les Français se trouvaient devant Vedegrange, la ferme Navarin, la butte de Souain; vers midi, ils gravirent la pente de la butte 103 et franchirent la route de Souain à Tahure.

Le soir ils enlevèrent la ferme Beauséjour et s'arrêtèrent au pied de la butte de Mesnil.

Mais à ce moment ils se heurtèrent à une vive résistance. Autour de la côte 191 et de la butte de Mesnil, la lutte fut effroyable.

Dans le pays régnait un enthousiasme débordant. On annonçait que les Français avaient capturé 20.000 prisonniers et fait un butin considérable.

Mais après la première poussée, le mouvement fut arrêté. Alors on songea à l'axiome : le canon conquiert, l'infanterie occupe.

Le 6 octobre, l'artillerie recommença à marteler les retranchements ennemis.

Le 7, les Français s'emparèrent de la ferme Navarin et de la butte de Tahure; le 8, ils prirent le Trapèze et progressèrent entre Tahure et le ravin de la Goutte.

Mais on avait atteint l'extrême limite des forces humaines, et non le but que l'on avait envisagé, c'est-à-dire la percée sur Vouziers.

Ainsi le résultat si vivement espéré, si impatiemment attendu, ne put se réaliser et une vive déception s'empara de tous.

Il fut établi dès lors que l'artillerie n'était pas encore à même de répondre à la tâche formidable qui consistait à détruire les solides ouvrages allemands de la troisième ligne. L'ennemi, en effet, avait établi sur tous les points de véritables forts et des blockhaus, d'où des mitrailleuses solidement abritées fauchaient les assaillants.

D'autre part, le temps était défavorable. Des pluies torrentielles avaient converti les routes en bourbiers, où les canons et les fourgons restaient enlisés. On peut s'imaginer sans peine que dans de pareilles conditions les troupes étaient soumises à une terrible épreuve.

L'offensive en Artois était surtout destinée à appuyer le mouvement principal. Les Français prirent Souchez et les Anglais s'emparèrent de Loos, mais ni les uns ni les autres ne cueillirent les fruits de leur victoire. Du côté anglais on commit même de grandes fautes, comme le firent entrevoir dès le début des critiques imprudentes.

Sans doute les prévisions des Alliés ne s'étaient pas accomplies. Les Allemands, de leur côté, propagèrent également des bulletins de victoire, car l'offensive s'était heurtée, disaient-ils, à la résistance organisée de leurs troupes.

En résumé, l'offensive de Champagne fut un de ces nombreux épisodes de la guerre, dont le résultat demeura incertain.

Nous pouvons maintenant quitter le front occidental pour l'année 1915. Quelques combats partiels dans les Vosges ne modifièrent pas la physionomie générale de la guerre.

Chacun finit par comprendre que l'on n'était pas encore prêt pour la grande bataille et qu'il incombait aux usines et aux ateliers de la préparer.

Le matériel devait être développé et renforcé dans des proportions que l'on n'aurait pu imaginer jusqu'alors.

Le 7 août 1915 on vota une loi permettant d'enlever du front des spécialistes techniques pour les envoyer dans les fabriques de munitions.

Celles-ci s'étendirent rapidement, car il fallait assurer à l'armée une énorme quantité d'obus de tous calibres et augmenter en même temps le nombre et la puissance des canons.

Le 28 décembre Gallieni, qui était alors ministre de la guerre, déclara que la France ferait la guerre jusqu'au bout.

Et le deuxième hiver commença ! Les soldats vivaient sous terre ou dans les caves; certains jours ils enduraient un véritable martyre, par exemple quand il gelait à pierre fendre. Situation horrible pour les blessés atteints pendant des reconnaissances ou des escarmouches et qui avaient des plaies ouvertes par cette température hivernale.

Mais on tenait bon malgré tout... A cette époque on nous communiqua des lettres expédiées du front français en Hollande et que des courriers secrets devaient transporter jusqu'au département du Nord de la France.

Nous en extrayons les quelques lignes qui suivent :

« Reims a été bombardé, comme vous savez. Et vous connaissez le sort de la superbe cathédrale. Les Allemands n'épargnent rien... Que pourrait-il y avoir de sacré pour ces barbares ?

La population de Reims et des environs fait preuve d'un grand courage. Quelle vie étrange ici !

C'est la vie dans les gigantesques caves à vins. Elles servent d'habitations, de cuisines, de dortoirs. Mais ce qui est encore plus fort, on y donne l'enseignement et les prêtres y célèbrent la messe. Les caves servent d'infirmes, de salles de réunion, et d'une foule d'autres choses.

La vie dans les tranchées est monotone et généralement peu dangereuse. De temps en temps nous devons nous battre. A Chavone j'ai pris part à une attaque nocturne.

Je reste alternativement 6 jours dans les tranchées, puis 6 jours en repos dans un village près du front.

Nous avons les meilleurs espoirs et le plus grand courage et nous pensons souvent à la France occupée qui nous est si chère, et qui nous semble si lointaine, parce que les positions allemandes nous en séparent. Quel voyage cette lettre doit accomplir par l'Angleterre, la Hollande, la Belgique!

J'ai tout ce qu'il me faut. Le plus grand froid est passé. Grâce à mes vêtements chauds, j'ai pu résister. J'ai reçu de Paris des paquets qui ont été les bienvenus: des chemises, des canifoles, des bas chauds, un imperméable, etc. Nous sommes bien nourris.

Ecrivez-moi donc beaucoup de nouvelles de notre ville et de notre région. Est-ce que vous n'y souffrez pas de privations? Comment les Allemands se comportent-ils? Racontez-moi beaucoup de choses.

Mes meilleurs compliments à toutes les personnes de connaissance, et bon courage... la libération approche...

Voici encore quelques détails extraits d'une autre lettre:

« Dimanche nous avons assisté à la messe derrière une colline, à 800 mètres de distance des Allemands. Le prêtre fit un sermon émouvant. Il rendit hommage aux camarades tombés à l'ennemi et un grand nombre d'entre nous avaient les larmes aux yeux. Il parla des dangers, de cette vie fragile, mais souligna également notre devoir. Il nous apporta la consolation de la religion.

Un pareil office m'émeut toujours. Devant le simple autel dressé en plein air, se tient un prêtre revêtu des habits sacerdotaux, assisté d'un soldat. Et agenouillés sur le sol, imprégné déjà de tant de sang français, des milliers de combattants se souviennent dans leurs prières de leur père, de leur mère, de leurs frères et sœurs, de leur femme et de leurs enfants... et de la patrie.

Beaucoup qui ne croient pas, observent néanmoins une attitude respectueuse. On entend peu de railleries. Une profonde gravité règne parmi les hommes... Mais aussi nous sentons toujours l'haleine de la mort...

On suit l'office dans un silence solennel. Et cependant le canon gronde ordinairement dans l'une ou l'autre direction, souvent à une faible distance. Mais nous n'y prêtons pas attention... nous aistrayons nos idées de la guerre, et alors nous sentons descendre dans nos cœurs quelque chose de très tendre, un sentiment de paix...

Oh! ces offices en plein air, sous la voûte des cieux... Le vent sert d'orgue... Et non loin de nous se trouvent des croix, mais sur des Tombes... sur le lieu de repos des frères tombés!»

Mais pour les Allemands la lutte ne fut pas moins dure et une foule de blessés furent transportés du front vers l'arrière. Des scènes dramatiques se déroulèrent dans les localités situées derrière le front.

Un écrivain donne les renseignements suivants au sujet de la ville de Laon :

« Le 2 septembre, Laon fut occupé par les Allemands. Faut-il répéter comment la chose se passa? Non pas qu'ils se soient livrés à l'incendie ou au pillage, mais des milliers et des milliers de soldats pleins d'arrogance traversèrent la ville et leurs chants et cris de «Paris» résonnèrent le long des vieilles façades et de la majestueuse cathédrale, tandis que de lourds autos et des canons monstres semblaient accentuer la menace.

Cependant des milliers de jeunes gens, qui envoyèrent chez eux un dernier salut de Laon sur une carte postale représentant cette cathédrale, descendirent de la montagne pour aller mourir là-bas dans la plaine, près de Saint-Quentin ou de Soissons.

Les troupes allemandes luttèrent sous les yeux de kaiser.

Oui, le kaiser s'est rendu à Laon à cette époque et son auto a stationné sur le plateau. Mais alors l'ancienne petite cité fut témoin de la misère intense qui régna dans les lazarets, à l'Ecole normale, à l'Hôtel-Dieu, au Lycée, au Couvent de la Providence. Et la «Gazette des Ardennes» elle-même dut reconnaître que tout le terrain compris entre la caserne Saint-Vincent et l'Arsenal était converti en un vaste cimetière.

Et maintenant encore Laon doit être le théâtre de grandes souffrances. C'est une ville de blessés... et de mourants.

Laon possède aussi un hôpital civil. Naturellement,

## LA TURQUIE

## Les Jeunes-Turcs. — L'expédition des Dardanelles.



Le général Hamilton.

dira-t-on; mais sait-on ce que cela signifie dans les circonstances présentes? Là-bas plus au sud, à proximité du front, habitaient des hommes, des femmes et des enfants sans défense. Il y avait sans cesse des blessés parmi eux... et on les dirigeait sur Laon. Un homme de la contrée franchit la frontière avec cinq enfants. Il avait enterré dans le jardin sa femme, qui, après la naissance de son sixième enfant, était morte par suite du manque de secours médicaux.

Voilà une plainte parmi les milliers d'autres que l'on n'entendait point! Mais un pareil hôpital civil, où affluent de toutes parts des malades et des blessés, venant de régions devenues inhabitables et néanmoins habitées, possède déjà par lui-même une chronique d'horreurs.

Georges Emant, sénateur, est maire de Laon, et on lit dans la «Gazette des Ardennes» que l'administration de la ville et la kommandantur allemande siègent sous le même toit, à l'hôtel de ville. Mais nous doutons fort que les relations entre l'une et l'autre soient aussi cordiales que le journal allemand veut bien le faire croire au monde neutre.

«Deutschland über alles!» est une devise qu'on a assez entendue à Laon. Nous y avons déjà fait allusion plus haut. Et des officiers allemands se réjouissaient déjà alors, au début du mois de septembre, à l'idée de leur entrée triomphale à Paris et de leurs banquets dans la Ville-Lumière.

«Es war so schön gewesen... es hat nicht sollen sein». Laon est toujours une kommandantur située près du front, plus près même maintenant qu'il y a quelques semaines. En septembre 1914, on donnait aux paysans des environs des bons payables à Paris... Et on s'éloigne de Paris de plus en plus...

Ceux qui ont vécu ces premiers jours de la guerre, qui ont vu l'arrogance des troupes, comme nous en avons été témoin en Flandre, doit sourire en lisant le récit de cette retraite «couronnée de succès».

Car, les Allemands appelaient l'abandon de leur première et de leur deuxième ligne en Champagne une retraite stratégique, qui avait été exécutée avec succès. Mais cela n'empêche que leur premier plan stratégique avait pour but la conquête de Paris. Or, l'année 1915 s'écoula sans que ce rêve audacieux se fût réalisé.

Nous allons consacrer le présent chapitre à la Turquie. Déjà nous avons eu l'occasion de faire ressortir que les rapports entre cette puissance et l'Entente étaient assez tendus.

Cette situation ne fit que s'aggraver. Le 25 juillet 1908 les Jeunes-Turcs étaient arrivés au pouvoir, grâce à une révolution. L'Empire ottoman comptait alors 40 millions d'habitants.

Une partie de la Turquie d'Europe comprenait les Etats vassaux; la principauté de Bulgarie, la Roumélie Orientale, la Bosnie-Herzégovine et le sandjak de Novi-Bazar; ces deux dernières régions étaient administrées par l'Autriche-Hongrie.

Les Jeunes-Turcs firent bientôt valoir des visées impérialistes. Ils voulaient annexer définitivement tous ces territoires à ce qu'ils appelaient la mère-patrie. Aussi la situation dans les Balkans s'en ressentit et on vit se produire partout des troubles et des révoltes. La guerre éclata et la carte des Balkans subit toutes sortes de remaniements.

Voici les faits principaux :

La Bosnie-Herzégovine fut annexée par l'Autriche, ce qui ne contribua pas d'ailleurs à consolider la Double Monarchie, mais plutôt à l'affaiblir moralement pendant la guerre (1908).

Ferdinand de Cobourg proclama la complète indépendance de la Bulgarie (octobre 1908). La Crète se joignit à la Grèce.

Le démembrement de la Turquie devait prendre des proportions encore plus vastes.

En 1911, l'Italie déclara la guerre à la Turquie, «l'homme malade» de l'Europe.

L'Italie reçut Tripoli (1911) et les îles de la Mer Egée (1912).

Puis se révéla la puissance de la Serbie. En 1913 eurent lieu les guerres des Balkans et la Turquie ne garda plus en fait sur le continent européen que Constantinople et ses environs ainsi qu'Adrinople.

Les Jeunes-Turcs assistèrent à ces événements la mort dans l'âme. Lorsqu'éclata la guerre de 1914, ils tournèrent leurs regards pleins d'espoir vers l'Allemagne, dont la puissance militaire leur inspirait un grand respect. Des officiers allemands avaient réorganisé leur armée, mais sans négliger naturellement de faire pénétrer l'influence allemande dans l'Empire ottoman.

Les Turcs caressaient le ferme espoir de consolider leur puissance grâce à l'aide de l'Allemagne.

Nous savons que la Turquie avait d'abord fait une déclaration de neutralité, qui ne l'empêcha pas d'ailleurs d'acheter le «Goeben» et le «Breslau», les deux croiseurs allemands qui avaient dû se réfugier dans les Dardanelles pour échapper aux croiseurs britanniques.

On a reproché comme une faute à l'Entente le fait de n'avoir pas suivi immédiatement les deux navires et d'avoir ajouté foi à la prétendue neutralité de la Turquie.

Le 2 novembre 1914 ce fut la rupture définitive. Les ambassadeurs des Alliés quittèrent Constantinople, où les Allemands régnaient en maîtres.

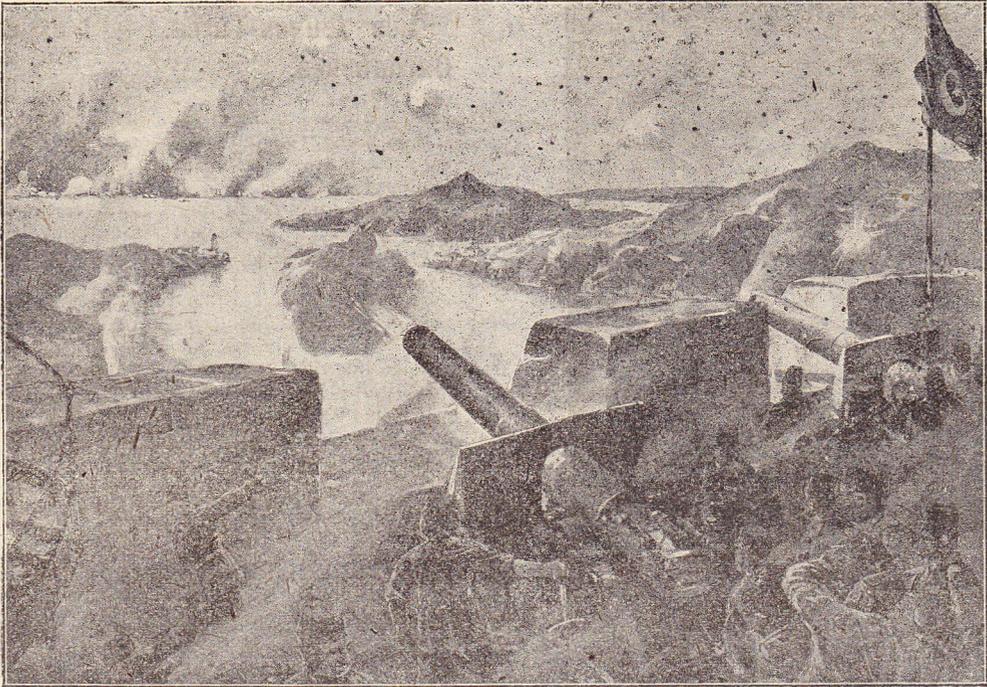
Les Jeunes Turcs avaient donc atteint leur but et proclamèrent partout la guerre sainte. Ils s'efforçaient d'exciter le fanatisme du peuple, en quoi les Allemands leur prêtaient un concours intéressé. L'Europe vit ainsi des alliances étranges. L'Allemagne fraternisait avec les Turcs, la Croix avec le Croissant.

Dans l'autre camp il y avait également des sectateurs de Mahomet.

La flotte franco-britannique de la Méditerranée était sous le commandement d'un amiral français, comme il avait été décidé le 6 août 1914.

Cette convention dut être révisée, car la guerre avec la Turquie créait un état de choses nouveau. Mais il n'y avait pas d'unité d'action et la France et l'Angleterre opéraient à peu près séparément.

L'amiral anglais Carden fut chargé en réalité du com-



Attaque des Dardanelles par la flotte franco-anglaise.

mandement supérieur de l'offensive contre les Dardanelles, ce qui ne pouvait manquer de provoquer des frictions avec l'amiral français Boué de Lapeyrère.

L'Angleterre avait de grands intérêts à défendre sur ce point ; son influence en Egypte était, en effet, directement menacée par la Turquie, c'est-à-dire par l'Allemagne.

Le ministre Churchill montra la nécessité d'entreprendre une action énergique contre Gallipoli sur la côte asiatique afin de s'assurer la maîtrise sur les Dardanelles.

Toutes ces idées étaient fort justes, mais pour les mettre à exécution, il fallait une puissante armée que l'Angleterre ne possédait pas encore à ce moment.

Les choses traînèrent en longueur et la situation devint plus sérieuse, car non seulement des troupes turques marchaient contre la presqu'île du Sinaï, mais les Russes réclamaient également l'aide des Alliés dans le Caucase.

Que fallait-il décider dans de semblables conjonctures ? Le plan de Churchill consistait à forcer les Dardanelles.

L'amiral Carden fut consulté. On était à la fin de janvier et les négociations n'avaient pas encore abouti.

Enfin les autorités anglaises et françaises se mirent d'accord sur le plan suivant :

« Réduction des forts à l'entrée des Dardanelles ; dragage des mines à l'entrée, réduction de forts Chanak et Kalesi ; dragage des grands champs de mines de la pointe Kephez ; recherche et destruction de la flotte ottomane, particulièrement du « Goeben ». Tenir Constantinople sous la menace de nos canons et tendre la main à la flotte russe ». (1).

Le ministre français de la marine, M. Augagneur, promit le concours absolu de la France à la Grande-Bretagne, qui se chargeait de diriger l'expédition, et cela sous le contrôle de la France et par conséquent sans tenir compte de la convention du 6 août.

Les bruits les plus divers circulent encore aujourd'hui au sujet de cette expédition. Nous les reproduisons pour ce qu'ils valent.

Churchill aurait compté sur la trahison d'officiers turcs des forts, qui avaient été soudoyés.

Un diplomate de l'Entente en aurait fait part au roi Constantin de Grèce, pour le convaincre de l'influence de l'Entente naturellement, mais le roi fit le nécessaire pour

que par l'intermédiaire de l'Allemagne on prit les mesures tendant à éviter ce désastre.

Il est difficile en pareil cas de savoir la vérité exacte. Sans doute l'argent exerçait une grande influence en Turquie, mais ce qui n'est pas moins certain c'est que l'Allemagne fit surveiller étroitement tous les éléments suspects.

L'expédition des Dardanelles était donc décidée. On l'envisageait avec le meilleur espoir. Churchill était très optimiste, mais il avait fait preuve des mêmes dispositions en octobre 1914 lorsqu'il avait promis à M. Jean De Vos, bourgmestre d'Anvers, de sauver la ville avec quelques milliers de marins.

Mais au sein du conseil de guerre l'unanimité n'avait pas été acquise. Au dernier moment on résolut de détacher également un corps expéditionnaire pour les opérations par terre.

Le 19 février commencèrent les opérations, que nous allons rapporter brièvement d'après l'ouvrage déjà cité du général Malletterre.

Une escadre franco-anglaise bombarda le matin les forts situés à l'entrée des Dardanelles ; elle comprenait les croiseurs anglais : « Vengeance », « Agamemnon », « Cornwallis », « Triumph », le croiseur cuirassé « Inflexible » et les croiseurs français « Suffren », « Bouvet », « Gaulois » et « Charlemagne ».

L'amiral anglais Carden avait le commandement suprême et le contre-amiral français Guépratte avait pris place à bord du « Charlemagne ».

Le « Vengeance », le « Cornwallis » et le « Triumph » approchèrent des forts. Ceux-ci ripostèrent, mais sans atteindre les navires.

Le 20, le 21 et le 22 l'action fut troublée par un formidable orage ; mais le 25 à 8 h. du matin celle-ci fut reprise, principalement par les croiseurs « Suffren », « Gaulois » et « Charlemagne », et trois croiseurs anglais.

Les forts du Cap Hellès, de Seddul-Bahr et d'Oranieh furent violemment bombardés par les Anglais, tandis que le « Gaulois » attaquait le grand fort de Koum Kaleb sur la côte asiatique.

A 5 h. 15 du soir, ces forts ne répondirent plus.

Dans l'entretemps, d'autres navires enlevèrent les mines infernales.

Le 2 mars une division française fit une reconnaissance dans le golfe de Saros. Le « Suffren » bombarda le fort

(1) Général Malletterre : « Les campagnes de 1915 ».



Arméniens chassés par les Turcs.

Sultan, le «Gaulois» le fort Napoléon, dont on vit brûler les casernes. Le «Bouvet» balaya le pont traversant la rivière Palacki. Les autres points furent également visés.

Enfin on crut que la préparation était suffisante et on fixa au 18 mars le jour où l'on devait forcer les Dardanelles. Carden avait été remplacé par l'amiral de Robeck.

A 10 h. 30 du matin, le 18 mars, l'attaque commença par un bombardement terrible exécuté par le «Queen Elisabeth», l'«Agamemnon» et le «Lord Nelson», qui prirent pour objectif les forts de Tekke, Namazieh et Hamadieh; le «Triumph» et le «Prince George» tirèrent sur les batteries de la côte asiatique.

A 12 h. 30 s'avança l'escadre française. Le «Gaulois» et le «Charlemagne» ouvrirent le feu sur la côte européenne, le «Suffren» et le «Bouvet» sur la côte asiatique.

A 13 h. 25 les forts se turent.

A 13 h. 54 le «Bouvet» heurta une mine et coula en trois minutes. Le «Suffren» et le «Gaulois» furent gravement avariés par l'artillerie ennemie. Le «Gaulois» s'échoua sur l'île sablonneuse de Drepano.

A 14 h. 30 les forts ripostèrent à nouveau.

A 16 h. 09 l'«Irresistible» toucha une mine et disparut.

A 18 h. 05 l'«Ocean» subit le même sort.

L'«Inflexible» encourut de graves dégâts.

En raison de toutes ces pertes, l'amiral de Robeck résolut de suspendre l'action. On remplaça les navires et on renforça l'escadre en y joignant des canots pour l'enlèvement des mines.

On fut donc obligé de reviser les plans et on résolut de coopérer avec un corps expéditionnaire plus important.

Déjà on avait mis la main à ce travail. Un corps expéditionnaire français sous les ordres du général d'Amade avait été concentré à l'île de Lemnos. Il se composait de jeunes recrues de la classe 1915, de zouaves, de Sénégalais, de soldats de la Légion étrangère, soit 15.000 hommes environ avec 65 pièces de campagne, des 75 et des

165, deux compagnies du génie, des aviateurs et un service d'ambulance.

Une division anglaise avait été envoyée en Egypte. Aussi fallut-il trois semaines aux Anglais pour concentrer leur corps expéditionnaire.

Ce n'est que le 12 avril 1915 que les amiraux de Robeck et Guépratte purent arrêter un plan d'ensemble avec le général Ian Hamilton, commandant en chef des troupes britanniques, et le général d'Amade.

Mais l'Allemagne n'avait pas perdu ce temps précieux; pendant l'intervalle les canons autrichiens des usines Skoda avaient été mis en position aux Dardanelles.

Les Alliés avaient donc pris leurs dispositions pour l'action simultanée par mer et par terre contre les Dardanelles.

Le corps expéditionnaire anglais devait être débarqué en deux parties: un premier contingent de 36.000 hommes en deux endroits à la pointe ouest de Gaba-Tépé et un autre de 14.000 hommes près du Cap Hellès.

Le corps français devait occuper avec son artillerie Seddul-Bahr dans la baie de Morto.

Un petit détachement devait entreprendre des attaques de diversion sur d'autres points. Toute l'action devait se concentrer sur la côte européenne, et sur la côte asiatique on devait exécuter aussi des manœuvres feintes.

L'opération était décidée pour le 25 avril. L'amiral de Robeck dirigea le débarquement.

Les Australiens descendirent à terre les premiers (36.000 hommes). C'est ce qu'on appela le «débarquement d'Anzac», d'après les premières lettres de l'«Australian and New-Zealand Army Corps». Il fut protégé par le contre-amiral Thurslet qui avait sous ses ordres 5 croiseurs-cuirassés, 1 croiseur, 8 destroyers, 15 dragueurs de mines et des hydroplanes.

A 4 heures 1.500 hommes débarquèrent, puis 2.500.

Un bataillon de Turcs s'opposa au débarquement, mais

il fut mis en fuite par une charge à la baïonnette. Cependant, d'autres détachements ennemis, postés sur les rochers, tirèrent sur la rive.

Les Anzacs ne voulurent reculer à aucun prix; ils se débarrassèrent de leurs objets d'équipement et gravirent le rocher abrupt. Des blessés et des morts furent précipités à terre, mais mille hommes arrivèrent au sommet et enlevèrent la seconde ligne. Un peu plus loin, quelques batteries allemandes étaient encore en action. Le 9e et le 10e bataillon chargèrent et détruisirent les pièces.

A 2 heures de l'après midi, 12.000 hommes et quelques Hindous étaient à terre.

Quand le soir tomba, les Australiens et les Néo-Zélandais avaient subi des pertes sensibles, mais ils occupaient de fortes positions entre Ari-Bournou et Gaba-Tépé.

Ils ne purent progresser davantage, car en face d'eux 20.000 hommes étaient concentrés.

Le lendemain, les Turcs entreprirent une terrible contre-attaque; les Anzacs les accueillirent par une fusillade infernale et les canons des navires les inondèrent de mitraille, de sorte que la tentative des Turcs pour rejeter les Anzacs à la mer échoua. Les Britanniques conquirent encore un peu de terrain, mais ils ne devaient guère arriver plus loin.

A l'ouest de Krithia se trouvait une étroite bande de terrain au pied des rochers.

Le lieutenant-colonel Koë y débarqua avec le 1er King's Own Scottish Borderers et un bataillon de Plymouth Mariners. Ces troupes s'élancèrent sur les rochers. Puis elles voulurent aller plus loin, mais se heurtèrent à un feu de mitrailleuses si formidable que Koë fut tué et la moitié de son effectif mis hors de combat.

Les survivants durent se rembarquer. Cette action était destinée à détourner l'attention de l'ennemi, mais fut chèrement payée.

Sur un troisième point le rivage était dominé de la hauteur 42 par deux redoutes armées de mitrailleuses; le rivage même était barré jusqu'en mer par un réseau de fils de fer barbelés.

Les navires bombardèrent la position pendant une heure, et à 6 heures le major Bishop débarqua dans des canots avec le 1er bataillon des Lancashire Fusiliers.

Une première compagnie voulut couper le fil barbelé et fut fauchée au cours de cette opération. Une seconde compagnie s'élança à l'assaut en cherchant à s'abriter derrière les rochers et attaqua les Turcs dans le flanc. Un nouveau régiment put alors débarquer et s'emparer de la première ligne. Puis la bataille dura pendant toute la journée autour de la hauteur 42.

Le 4e bataillon de Worcester exécuta un assaut impétueux vers 4 heures, et réussit enfin à enlever la hauteur, mais pendant toute la nuit il fallut résister à de violentes attaques de la part des Turcs.

A quelque distance de là les Anglais étaient exposés au feu du fort Seddul-Bahr. La flotte l'avait réduit en un amas de décombres, mais derrière chaque ruine des mitrailleurs et des fantassins étaient postés, tandis que les Anglais n'avaient pour s'abriter qu'une mince ligne de dunes.

C'est là qu'on devait débarquer de nombreuses troupes, notamment le 1er Royal Munster Fusiliers et la moitié du 2e Hampshire, soit 2.000 hommes, sous les ordres du général de brigade Napier. Les hommes étaient cachés dans la cale du transport «River Clyde», dans les flancs duquel on avait percé des ouvertures afin de descendre les soldats dans des allées.

Le débarquement fut couvert par trois compagnies des Royal Dublin Fusiliers qui avaient pris place dans des canots, et qui étaient eux-mêmes protégés par les canons de l'«Albion».

Les canots furent accueillis par un feu si terrible qu'un grand nombre d'hommes s'écroulèrent mortellement atteints tandis que d'autres tombaient dans la mer; beaucoup se noyèrent.

Entretemps le «River Clyde» s'approcha lentement du rivage. Les Turcs y firent pleuvoir une grêle de projectiles sur les allées qui devaient concourir à l'opération, et dont plusieurs furent détruites. Malgré tout, 1.100 hommes débarquèrent; ils formaient pour l'ennemi une

cible terrible, et bientôt 500 hommes furent tués. Napier succomba également.

Mais 12 mitrailleuses étaient installées sur le front derrière des sacs de sable; elle ouvrirent un feu extrêmement violent et causèrent de grandes pertes à l'ennemi. Dans l'entretemps on attendit que l'obscurité fût tombée.

A 8 heures 2.500 hommes furent débarqués. Le lendemain à 11 heures les forces anglaises réunies s'élancèrent à l'assaut des ruines de Seddul-Bahr.

L'escadre du contre-amiral Wemys soutint l'action par un bombardement effroyable; le colonel Doughty-Wylie fut tué, mais sa mort ne fit qu'exciter le courage de ses hommes, qui enlevèrent à la baïonnette le château et la hauteur 43.

Dès lors, ils purent opérer leur liaison avec les autres troupes.

Le débarquement des Français réussit à merveille, grâce au mouvement de diversion de Koum Kaleh, de l'avant-garde sous les ordres du contre-amiral Guépratte et du général d'Amade.

L'escadre Guépratte, le croiseur russe «Askold», des contre-torpilleurs et des dragueurs de mines soutinrent l'action.

A 5 h. 30 le croiseur «Askold» bombardait Koum-Kaleh et Yeni-Cher, et le «Jeanne d'Arc» y joignit bientôt sa voix grave. Le «Henri IV», et le «Jauréguiberry» s'en prirent aux batteries de In-Tépé.

A 8 h. 30, les opérations de débarquement commencèrent. Le canot portant la section de mitrailleuses fut coulé par un obus. Les hommes se sauvèrent dans d'autres canots. Une heure plus tard le débarquement battait son plein.

Guépratte voulait laisser des canots à la disposition des troupes.

Le général d'Amade refusa en ces termes :

«Lorsque nos soldats descendent en terre hostile, ils savent bien qu'ils devront y demeurer morts ou vifs; dans ces conditions, vos embarcations sont inutiles : qu'elles retournent toutes à bord.»

Le premier officier qui escalada la muraille abrupte était le capitaine Brison. A cause d'une blessure qu'il avait reçue, il avait enlevé sa tunique et avançait en manches de chemise et nu-tête.

Il gravit le mur par la brèche du canon.

Comme l'air était frais, il s'enveloppa les épaules d'une couverture.

Le fort n'était pas occupé, mais au sud du village les fusils et les mitrailleuses de l'infanterie turque semaient la mort dans les rangs de la compagnie, entraînée par son capitaine.

D'autres troupes suivirent et les coloniaux chargèrent les Turcs à la baïonnette.

A 11 heures le village était aux mains des Français. Il fallut dès lors attendre l'artillerie avant d'entreprendre une nouvelle avance.

On débarqua les pièces à 13 h. 30. Les chevaux furent transportés sur des radeaux. Les soldats traînèrent la première pièce en face du cimetière à 100 mètres des Turcs; la deuxième et la troisième furent également mises en position.

L'ennemi s'était retranché au cimetière où il reçut l'aide de nouvelles troupes. Celles-ci exécutèrent des contre-attaques au cours de la nuit.

Les Français tirèrent alors un million de cartouches; l'artillerie et la flotte bombardèrent les Turcs sans répit et ce fut une nuit effroyable.

Le lendemain matin la bataille recommença autour du cimetière. Une section de Turcs s'établit de nouveau dans les maisons du village. On les expulsa à coups de canon de 75.

La flotte bombardait les tranchées du cimetière, qui devinrent intenable. Les Turcs se rendirent en masse. Le cimetière était aux mains des Français.

Les Turcs étaient commandés par des officiers allemands. Deux mille cadavres gisaient sur le champ de bataille. Les Français avaient 200 morts, 600 blessés et 20 disparus; ils capturèrent 600 prisonniers.

Tout cela n'avait été qu'une diversion pour cacher l'action principale et le 26 au soir Ian Hamilton ordonna

aux Français de se rembarquer. Ils le firent sans être inquiétés par l'ennemi, en emportant leurs blessés et leurs prisonniers.

C'est grâce à cette action que les autres troupes purent débarquer.

L'armée expéditionnaire devait marcher alors sur Krithia et Atchi-Baba.

Ce plan échoua par suite de la résistance opiniâtre des Turcs.

Le 29 surtout les Turcs firent un gros effort pour tenter de rejeter les Alliés à la mer.

On avait fait appel à leurs sentiments par la proclamation suivante :

« Attaquez l'ennemi à la baïonnette et détruisez-le complètement. Nous ne reculerons point d'un pas, car, si nous le faisons, notre religion, notre patrie et notre nation périraient.

Soldats, le monde vous regarde.

Votre seul espoir de salut est de gagner cette bataille ou de donner glorieusement votre vie en l'essayant. »

Le 1er mai, à 22 h. 30, après un bombardement de quatre heures, l'offensive se déchaîna. Débarrassés de leurs sacs, les Turcs s'élançèrent à l'attaque à la baïonnette; repoussés, ils revinrent peu après, reculèrent encore, mais continuèrent à charger, gagnant parfois un peu de terrain, qu'ils reperdaient ensuite. De part et d'autre, les pertes étaient grandes. La bataille dura nuit et jour, du 1er au 4 mai.

A partir de ce moment le danger était écarté pour les Alliés.

Les Anglais avaient eu depuis le début de l'action 602 officiers et 14.000 hommes hors de combat. Mais des renforts arrivèrent.

Cette effroyable opération reçut le nom de première bataille de Krithia.

Du 6 au 8 mai une deuxième bataille eut lieu près de Krithia. Les troupes de l'Entente se battirent avec intrépidité; le 4e Zouaves lutta sept heures sans répit. Les pertes étaient lourdes et pour des progrès insignifiants on dut dépenser des flots de sang.

La lutte dura trois jours. Le général Bridges, commandant de la division australienne, succomba à ses blessures.

La flotte appuya cette action par un bombardement plus terrible encore que les précédents.

Le 13 mai le « Goliath » aperçut un contre-torpilleur, qu'il prit pour un navire anglais; or, c'était un navire turc, qui fit couler le « Goliath ».

Le 14 mai, le général d'Amade fut rappelé en France et remplacé par le général Gouraud.

On n'avait donc pas atteint de résultat décisif.

Le 18 et le 19 l'ennemi exécuta une contre-attaque; les Anglais repoussèrent 30.000 Turcs et leur causèrent des pertes s'élevant à 10.000 hommes.

Les Allemands envoyèrent des sous-marins.

La situation n'en devint que plus critique.

Le 25 mai le « Majestic » fut torpillé et le 28 le « Triumph ».

Les grands navires furent dès lors obligés de se retirer dans la rade de Moudros et on transféra la base à Alexandrie. L'armée de terre ne pouvait donc plus autant compter sur le concours de la flotte, bien que les Anglais fissent encore usage de leurs redoutables monitors et de leurs sous-marins, notamment du « E. 14 » et du « E. 11 », qui coulèrent dans la mer de Marmara trois transports, dont un chargé de troupes. Par contre, les Alliés eurent à déplorer la perte de sous-marins français et anglais.

On résolut de tenter une nouvelle offensive : ce fut la troisième bataille de Krithia, du 4 juin au 15 juillet.

Le 4, vers midi, l'attaque commença après un violent bombardement. Les Anglais s'emparèrent de la première ligne, faisant 400 prisonniers, mais ils furent arrêtés à la deuxième ligne.

Le 21 juin, les Français s'élançèrent à l'assaut du fort du Haricot, qui gênait considérablement l'avance des troupes.

Ce fut une lutte terrible qui coûta des pertes sensibles en hommes et en officiers. Certaines positions passèrent plusieurs fois de mains en mains, mais finalement le fort

fut enlevé dans une irrésistible charge à la baïonnette.

Dès lors les Alliés purent faire quelques progrès. Le général Gouraud visitait des blessés lorsqu'il fut projeté par l'explosion d'une « marmite » au-dessus d'un mur de deux mètres de haut dans un figuier qui amortit sa chute. Il avait le coude broyé et une jambe fracturée. Le général Bailloud reprit le commandement.

Mains partie de la première ligne restait encore aux mains des Turcs.

Le 12 juillet on tenta de l'enlever. A 7 h. 35 les Français et les Ecossais partirent à l'assaut. Un obus atteignit le poste de commandement de la 1re division, blessa mortellement le général Masnou et tua le colonel Bulleux, commandant de la 1re brigade, et le commandant Romieux.

Un bataillon de King's Own Scottish Borderers fut anéanti. On poursuivit néanmoins l'action et le but fut atteint. La lutte fut reprise et vers le soir les Zouaves et les légionnaires, dans un furieux assaut, prirent la deuxième ligne.

Plus de 5.000 cadavres turcs gisaient devant le front.

Cependant aucun résultat définitif n'avait été acquis. Depuis le début des opérations les pertes britanniques s'élevaient à 40.000 hommes.

Dans les premiers jours de juillet on promit des renforts à Sir Ian Hamilton.

Hamilton résolut de prendre la région montagneuse de Sari-Bair, afin d'isoler la presqu'île de Gallipoli et de dominer les détroits par l'artillerie.

Le 6 août, après un bombardement de deux jours, commença cette opération qui fut d'abord couronnée de succès, mais qui finit par échouer par suite du manque d'entente et du désarroi.

L'été se passa ainsi sans amener la victoire escomptée.

En septembre 1915, le gouvernement français nomma le général Sarrail au commandement suprême de l'armée d'Orient qui venait d'être formée. Il devait débarquer sur la côte d'Asie-Mineure pour marcher sur Chanak. Mais les événements de Serbie allaient modifier les opérations de fond en comble.

Les Anglais comprirent que le moment était venu d'abandonner les Dardanelles. Lord Kitchener se rendit sur les lieux, pour étudier le problème de l'évacuation. Sir Ian Hamilton jugeait la chose impossible; il fut remplacé au commandement suprême par le général Monro.

Le 21 décembre, l'évacuation d'Anzac-Souvla était terminée.

Elle avait duré deux jours et s'était accomplie au nez de 80.000 Turcs, qui n'avaient rien remarqué.

Puis on évacua le Cap Hellès et le 8 janvier les derniers détachements se retirèrent.

On inventa toutes sortes de stratagèmes pour tromper les Turcs et le résultat fut tel qu'on n'abandonna pas de matériel, que l'on emporta pour quatre mois de vivres en détruisant le reste et qu'on anéantit le port de Seddul-Bahr.

L'expédition avait coûté cher. Voici les chiffres des pertes pour les Anglais seuls :

Malades : 98.683.

Morts : 1745 officiers; 26.455 hommes.

Blessés : 3.143 officiers; 74.752 hommes.

Disparus : 354 officiers; 10.901 hommes.

L'expédition a été jugée sévèrement. La cause principale de son échec doit être attribuée au défaut d'unité et d'entente.

Sur le front du Caucase les Turcs se trouvaient en face des Russes, et là avaient lieu des attaques et des contre-attaques continues avec des succès alternatifs.

En Mésopotamie, les Anglais tentèrent d'enlever aux Turcs les vallées du Tigre et de l'Euphrate. Sur ce front luttèrent en dehors des troupes britanniques proprement dites des troupes hindoues, qui y avaient été amenées par le Golfe Persique. Les Anglais s'emparèrent tout de suite de Fao, à l'embouchure du Chat-el-Arab et occupèrent à la fin de novembre 1914 Bassorah, qui devint la base des troupes de terre et de la flotte. En longeant le cours des fleuves on entreprit des offensives sur Bagdad.

Les Anglais y eurent à lutter contre d'effroyables difficultés de terrain, contre le manque de routes, le froid



Soldats anglais débarquant aux Dardanelles.

et la chaleur et surtout contre les bandes de nomades qui infestaient la région.

Le général Sir John Nixon fut nommé commandant en chef au printemps 1915. Au cours de ces diverses opérations les deux parties se servirent du territoire de la Perse sans se soucier de savoir ce qu'on en pensait dans la capitale à Téhéran.

Le général Townshend infligea plusieurs défaites aux Turcs. La lutte se poursuivit, avec des intervalles de repos, jusqu'en novembre. Les troupes britanniques s'emparèrent de Ctésiphon, qui couvrait Bagdad, mais là ils se trouvèrent en présence d'une armée très forte.

Puis ils eurent à enregistrer des échecs. Les troupes furent décimées par les maladies, elles subirent des privations par suite du manque de provisions et furent très éprouvées par le climat.

Les Turcs leur causèrent de grandes pertes et elles se trouvaient d'ailleurs entourées de tribus nomades qui leur étaient hostiles.

Townshend résolut de battre en retraite. Ctésiphon fut évacué. On descendit le Tigre jusqu'à Kout-el-Amara, où l'armée arriva le 3 décembre.

Mais l'ennemi suivit ce mouvement et le 7 Townshend était cerné. Sur 15.000 hommes il en avait perdu 5.000.

Les autres offrirent une résistance acharnée, dans l'espoir qu'une armée de secours viendrait les délivrer.

Ainsi se termina l'année 1915.

Les Turcs tentèrent aussi d'envahir l'Égypte. L'Allemagne espérait pouvoir s'emparer du canal de Suez, ce qui eût été un désastre pour l'Angleterre.

Comme on sait, ce canal établit la communication entre la Méditerranée et la Mer Rouge, c'est-à-dire entre l'Europe et les Indes, et l'Afrique Orientale.

Le canal a une longueur de 87 milles; sur une distance de 21 milles il se compose de lacs, qui sont donc des bass-fonds naturels. Port-Saïd, le port sur la Méditerranée, est protégé par des môles. Au centre se trouve Ismailia, d'où un chemin de fer se dirige vers la capitale de

l'Égypte, Le Caire, et un canal vers le Nil. Suez est le port de la Mer Rouge.

Le canal réduit de 5.000 milles la route vers Bombay.

A l'est se trouve la presqu'île montagneuse de Sinaï, faisant partie de l'Arabie au point de vue géographique, mais qui appartient à l'Égypte au point de vue politique.

Les opérations que nous avons décrites sommairement; et que les Alliés avaient entreprises aux Dardanelles, au Caucase et en Mésopotamie, empêchèrent les Turcs de concentrer toutes leurs forces contre l'Égypte.

Le 17 décembre, l'Angleterre proclama son protectorat sur l'Égypte et reconnut en même temps le protectorat de la France sur le Maroc.

La suzeraineté de la Turquie en Égypte fut donc supprimée et le khédivé Habbas-Hilmi fut remplacé par son oncle Hussein-Kamel, le fils d'Ismaïl, le khédivé qui permit à Ferdinand de Lesseps de creuser le canal de Suez.

Le lieutenant-colonel Arthur Henri Mac-Mahon fut nommé haut-commissaire.

Au début de 1915 les Turcs déployèrent une plus grande activité. En Syrie 80.000 Turcs furent concentrés sous la direction d'officiers allemands; on y amena aussi de l'artillerie lourde et on y réunit de grands troupeaux de chameaux.

Par cet étalage de sa puissance l'Allemagne espérait impressionner les tribus de l'Égypte et les exciter à la révolte.

Le 5 février les Turcs s'avancèrent en trois colonnes vers le canal. Les Anglais étaient prêts à les recevoir. Bientôt les premières rencontres se produisirent. La bataille se développa, mais les Turcs ne tardèrent pas à prendre la fuite.

Cent cinquante mille Anglais, Australiens et Hindous défendaient le canal.

La tentative des Turcs ne fut pas suivie d'une seconde à bref intervalle.

Les Anglais faisaient preuve d'une grande vigilance. Des aviateurs exploraient le ciel en tous sens et dès

qu'un confligent ennemi était signalé on le dispersait. Il était aussi d'un intérêt primordial de ne pas laisser opérer les fauteurs de troubles, qui voulaient exciter la population, car les Allemands s'efforçaient de forger toutes sortes de complots.

Entretemps on fortifia les abords du canal et les voies d'accès furent défendues par une foule de travaux.

Aussi, dès la fin de 1915, les Anglais étaient prêts à repousser tous les efforts de l'ennemi ayant pour but de couper cette importante voie de communication.

## LES OPÉRATIONS EN RUSSIE JUSQU'À LA FIN DE 1915.

### Przemysl pris par les Russes et repris par les Centraux. — La lutte dans les Carpathes. — Chute de Varsovie. — Bom- bardement de Riga. — La retraite des Russes.

Nous avons décrit plus haut la bataille des quatre rivières, qui fut suivie de la campagne d'hiver.

Dès le début de l'année les opérations militaires recommencèrent. Hindenburg et le grand-duc Nicolas luttèrent du 16 février au 20 mars sans qu'une décision intervint.

C'est alors que le grand-duc entreprit une manœuvre de diversion à l'extrême aile gauche et occupa Memel, où les Russes ne purent d'ailleurs se maintenir que jusqu'au 23. Ce n'est pas la Prusse Orientale qui devait être témoin des premières batailles importantes.

En février également les Allemands et les Autrichiens prirent l'offensive dans les Carpathes, mais sans succès. Par contre, les Russes investirent Przemysl de plus en plus étroitement (1). La garnison autrichienne, poussée par la faim, exécuta le 19 mars une sortie, sous les ordres du général Kusmanek, afin de rompre le cercle de fer, mais cette tentative échoua malgré le courage des assiégés.

Le 22 mars, la forteresse capitula. Les Russes firent 120.000 prisonniers et capturèrent un butin énorme.

Dès lors, on fonda les plus grands espoirs sur la Russie.

De violents combats se déroulèrent ensuite dans les Carpathes. La Hongrie fut sérieusement menacée.

Mais tout à coup les Autrichiens se mirent à déployer une activité plus grande, tandis que les Russes semblaient épuisés.

L'Allemagne résolut de s'occuper sérieusement de la situation de ses Alliés et elle confia cette tâche à Mackensen.

Quant à la Russie elle fut victime d'une trahison. Le ministre de la guerre Soukhomlinov prétendait sans cesse que la Russie était largement pourvue de tout et refusa des millions de fusils offerts par l'Angleterre. Et tout à coup il reconnut que les arsenaux étaient presque vides.

Le colonel Miasoyedov était en relations avec l'ennemi et fut exécuté en mai 1915 au grand quartier général du grand-duc Nicolas.

Les Allemands constituèrent donc une nouvelle armée pour Mackensen; elle devait prendre place entre la IIIe et la IIe armée autrichienne.

Dir reste la composition tout entière du front marquait l'intention bien nette des Allemands de surveiller leurs Alliés.

L'ordre de bataille était le suivant :

A l'aile droite austro-allemande :

L'armée de Bukovine et Galicie Orientale. — L'armée autrichienne Pflanzer comprenant le groupement Papp, trois corps d'armée et cinq divisions de cavalerie, est opposée à l'armée russe Lauwenzieff.

Dans le secteur de la Galicie Centrale. — L'armée Linsingen, forte de sept divisions dont deux de cavalerie,

dont le centre est en face Stryj, et le groupe des armées austro-allemandes opérant la liaison entre Linsingen et Mackensen, dont le centre est en face Sambor, sont opposés à la 8e armée russe (Broussilov).

Dans le secteur de la Galicie Occidentale. — La XIe armée allemande (von Mackensen), forte de trois corps d'armée et dix divisions dont deux de cavalerie, soit plus de 200.000 hommes et 2.000 canons, dont le centre est en face Gorlice, et la VIe armée autrichienne (archiduc Joseph-Ferdinand), formée des éléments de sept corps différents, dont le centre est en face Tarnov, sont opposées à la 3e armée russe (Radko Dimitrieff).

Au centre austro-allemand. — En Pologne Méridionale la IXe armée allemande (von Woyrsch) sur la Nida, et la Ire armée autrichienne sur la Pilica (Dankl), sont en face de l'armée russe Loetsch.

A l'aile gauche. — Le groupe von Hindenburg comprend la XIIe armée (von Gallwitz) qui occupe le secteur de la Bzura, la VIIIe armée (von Scholz), qui occupe celui de la Narew, la Xe armée (von Eichorn), dont le rayon d'action s'étend du Niemen à la Narew et enfin, au nord du Niemen, l'armée Below forte de deux corps d'armée de réserve et de cinq divisions de cavalerie prêtes à opérer ses raids en Courlande.

Le groupe a en face de lui du côté russe, l'armée de la Vistule, la 10e armée et la 5e armée, étayée en arrière par de fortes réserves.

Au début du mois de mai Hindenburg entreprit une expédition en Courlande. Le raid de Memel l'avait rendu inquiet. Il voulait protéger la Prusse Orientale d'une façon efficace. Après six semaines de combats avec des alternatives diverses, et au cours desquels les Russes se défendirent opiniâtrément, les assaillants avaient atteint une ligne partant de Libau, qui longeait Windau, pour atteindre Schavli et suivre la Doubitsa. Sur cette ligne Hindenburg pouvait attendre le résultat de la bataille de Galicie avant d'entamer d'autres opérations.

Le 1er mai les Centraux commencèrent leur offensive dans les Carpathes. Les Russes se défendirent vaillamment, mais les Allemands enlevèrent le défilé de Wisloka. Les Autrichiens prirent Tarnov et Debica. Les Russes évacuèrent la ligne de la Dunajec.

Puis Mackensen dirigea ses forces contre Przemysl.

Le 3 juin la forteresse était entre ses mains. Les Russes n'avaient pas pu résister longtemps parce que les ouvrages de défense avaient déjà été détruits au cours du premier siège. Ils évacuèrent la ville à temps.

Mackensen se tourna alors vers Lemberg et réussit également à y briser la résistance de ses adversaires.

Le 24 juin le général von Marwitz entra dans la ville.

Les généraux Boehm-Ermolli et Linsingen forcèrent ensuite le Dniester. Les Russes se retirèrent derrière la Gnila-Lipa.

Le 25 les Autrichiens occupèrent Sandomir.

Ainsi se termina la première offensive. Les Russes avaient subi des pertes relativement légères. Avec une grande habileté ils avaient chaque fois échappé à l'encerclement et s'étaient retirés en bon ordre tout en livrant d'après combats.

Mais derrière eux, la trahison faisait son œuvre et le plus grand désastre qu'elle causa fut le manque de munitions.

Dès lors l'Allemagne pouvait engager la bataille sur tout le front.

Le 14 juillet l'offensive commença dans la direction de Varsovie. Après une semaine de violents combats, les Russes reculèrent derrière la Bug.

Le 2 août les Russes évacuèrent Ivangorod. Puis ils abandonnèrent Varsovie, où Léopold de Bavière fit son entrée le 5.

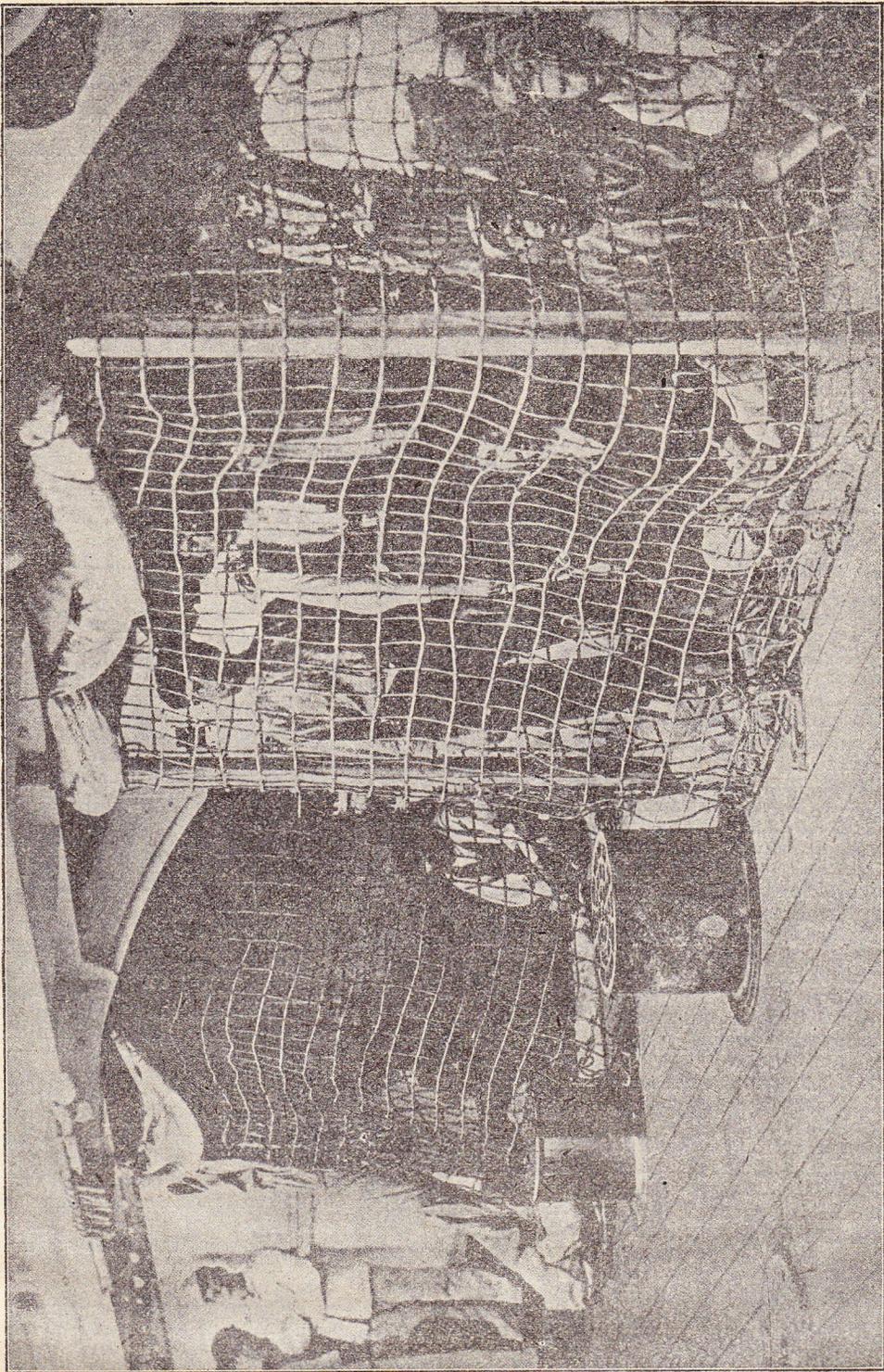
Mackensen avança en Courlande. Van Eichorn y progressa entre Kovno et Ossovietz. Below fit 30.000 prisonniers près de Schadow.

Le 30 il occupa Mitau.

Le 9 août la flotte allemande prêta son concours en bombardant Riga.

Mais l'armée russe échappait toujours. Hindenburg espérait l'envelopper par la Courlande, par le nord, tandis que le centre des coalisés marcherait sur Brest-Litovsk.

(1) Pour suivre ces opérations on peut consulter la carte reproduite à la page 337 du présent ouvrage.



Prisonniers turcs à bord d'un cuirassé anglais.

Le 18 août Hindenburg prit Kovno.

Mais la flotte allemande n'atteignit pas son but à Riga. Elle était entrée en action le 8 août et le 18 les croiseurs allemands forcèrent le passage entre le continent russe et l'île de Gotland.

La flotte russe était en état d'infériorité, mais elle pouvait compter sur le concours des batteries de terre et des mines.

Trois croiseurs allemands et huit torpilleurs, qui voulaient pénétrer puis avant, furent coulés ou gravement avariés.

Des transports qui le 20 août voulaient débarquer des troupes à Pernov, furent coulés ou capturés.

Le «Moltke», un croiseur cuirassé de 22.000 tonnes, fut gravement endommagé par un sous-marin anglais.

Le 21 août la flotte allemande dut quitter le golfe de Riga, sans avoir obtenu aucun résultat et après avoir subi de lourdes pertes.

Sur terre Mackensen poursuivit ses conquêtes.

Le 2 septembre le général Scholz s'empara de Grodno et le 3 Below entra à Friedrichstadt.

Le 6 septembre le tsar prit le commandement de toutes ses armées. On fit un appel au peuple pour organiser la résistance suprême. Broussilov exécuta une contre-attaque sur Tarnopol et fit 15.000 prisonniers.

Hindenburg s'avança précipitamment afin d'envelopper

les Russes, mais ceux-ci évitèrent son emprise en abandonnant Vilna.

A la fin de septembre l'offensive russe s'arrêta. Les Austro-Allemands avaient fait des progrès considérables, mais l'armée russe n'était pas anéantie.

L'hiver arriva et les Centraux occupèrent des positions défensives sur leur nouveau front.

Les Allemands avaient célébré leurs victoires avec enthousiasme : ce furent les manifestations habituelles, les drapeaux arborés, les vacances pour les écoliers, les télégrammes prétentieux.

Les habitants de la Belgique occupée furent témoins de fêtes analogues. Dans les villes des Flandres notamment les garnisons organisèrent des cortèges aux flambeaux et les cloches sonnèrent. Pour les Belges c'étaient des jours de profonde désillusion. On avait compté que l'intervention des Russes amènerait une fin rapide et favorable de la guerre mondiale et les Russes étaient lamentablement battus.

La situation en Russie était épouvantable. Les transports se trouvaient dans un complet désarroi; aussi dans certaines provinces régnait une misère poignante, bien que d'immenses quantités d'approvisionnements fussent entassées dans d'autres contrées, car il était impossible de les répartir dans l'immense empire.

Les routes fourmillaient de fuyards, qui se retiraient devant l'invasion allemande. Des maladies se déclaraient partout et rencontraient parmi les malheureux réfugiés déjà affaiblis une proie facile. Des cadavres de vieillards et d'enfants gisaient le long des voies publiques.

Bref, la Russie était durement éprouvée par les terribles effets de la guerre.

On espérait néanmoins que la Russie pourrait se remettre pendant l'hiver. C'était une prolongation inévitable de la guerre, mais on envisageait avec confiance le printemps 1916.

Nous verrons plus tard que les événements en Russie allaient prendre une tout autre tournure.

## La bataille navale près de Doggersbank

Les Anglais gardaient la maîtrise sur mer, bien que les Allemands affirmassent le contraire dans leurs télégrammes arrogants.

Ils donnaient, en effet, à certains raids, dont chacun reconnaît l'audace, le caractère de grandes opérations navales.

Ainsi le 16 décembre 1914 quelques croiseurs entreprirent une action sur la côte orientale de l'Angleterre. Ils coulèrent trois navires, bombardèrent Scarborough et Hartlepool, tuant ou blessant environ sept cents civils sans défense. Après cette courte démonstration les assaillants s'enfuirent à toute vapeur.

Les Anglais répondirent à ce raid en allant bombarder pendant trois heures le port de Cuxhaven.

Un événement naval plus important fut la bataille près de Doggersbank, qui eut lieu dans la nuit du 23 au 24 janvier 1915, entre une escadre anglaise qui devait défendre la côte de la mer du Nord et une escadre allemande qui voulait l'attaquer.

Le 24 janvier 1915, l'escadre de l'amiral Beatty qui opérait une reconnaissance aperçut une escadre allemande de quatre croiseurs, accompagnés d'un certain nombre de croiseurs légers et de contre-torpilleurs, se dirigeant vers la côte anglaise, dont ils étaient éloignés de 30 milles environ.

Sans hésiter les Allemands firent demi-tour et s'enfuirent à toute vitesse. Une chasse furieuse et une lutte ardente se produisirent.

L'emplacement des canons allemands, qui est calculé pour la fuite plus que pour la poursuite, donnait aux Allemands un certain avantage, tandis que les navires anglais de l'arrière-garde ne pouvaient décharger que leurs canons antérieurs sur l'ennemi et étaient ainsi empêchés de l'attaquer à pleines bordées.

Aussi pendant la majeure partie du combat seuls les navires de tête, le «Lion» et le «Tiger» purent arriver à une distance de tir efficace.

Il faut songer qu'en général dans un combat quelconque, si désirable qu'il doit pour la flotte plus puissante d'entrer en contact avec l'ennemi et de le détruire sûrement, il faut d'abord le rejoindre complètement, en développant une vitesse supérieure. Avant que ce résultat ne soit atteint, le rideau des contre-torpilleurs ennemis gêne déjà ces tentatives en semant des mines, dont la ligne ne peut être dépassée sans danger pour s'assurer une courte distance de tir. Il est déjà étonnant qu'avec ces grands navires on ait pu conserver le contact dans une course de 30 milles.

Le malheureux «Blücher», un grand navire de 15.000 tonnes, mais plus lent que ses congénères, dut quitter l'ordre de bataille, terriblement endommagé, et fut coulé par une torpille de l'«Arethusa». Le reste de l'escadre continua à fuir.

Favorisée par la fortune, — car un coup heureux avait abimé un des réservoirs du «Lion» — elle atteignit en rangs lamentables ses propres champs de mines, qui empêchèrent toute poursuite ultérieure; mais lorsqu'on l'aperçut pour la dernière fois, des flammes s'élevaient du «Seidlitz», jusqu'au faite de ses mâts et le «Derflinger», qui marchait devant lui, n'était guère en meilleur état.

Cette rencontre, si courte qu'elle fut, donna lieu à une bataille effroyable. On peut s'en faire une faible idée en lisant le rapport de l'un des survivants du «Blücher» :

«Tout d'abord», raconta-t-il, «il n'arrivait que peu de projectiles. Ils tombaient devant la proue du navire ou derrière nous, en soulevant de grandes gerbes d'eau.

Mais les canons anglais se mirent à chercher la distance et les coups s'approchaient sans cesse comme en rampant.

Bientôt un obus rasa le navire et une colonne d'eau d'une centaine de mètres de hauteur s'abattit comme un coup de fouet sur le pont. La distance était trouvée, et «dan aber ging's los.»

Les projectiles arrivèrent avec un bruit effroyable, et soudain ils firent de terribles ravages. L'installation électrique ne tarda pas à être détruite et le navire coula au milieu d'une obscurité épaisse. Impossible de rien distinguer autour de soi. Sous le pont du navire régnait la terreur et le désarroi, entremêlés de cris plaintifs et de soupirs, lorsque les obus traversèrent les ponts. Plus tard seulement, lorsque la distance diminua, leur trajet devint plus horizontal; ils creusèrent alors des trous dans les flancs du navire et démolirent les ponts.

Au début ils tombaient du ciel, traversant les ponts et se frayant même un chemin jusqu'aux salles de chauffe.

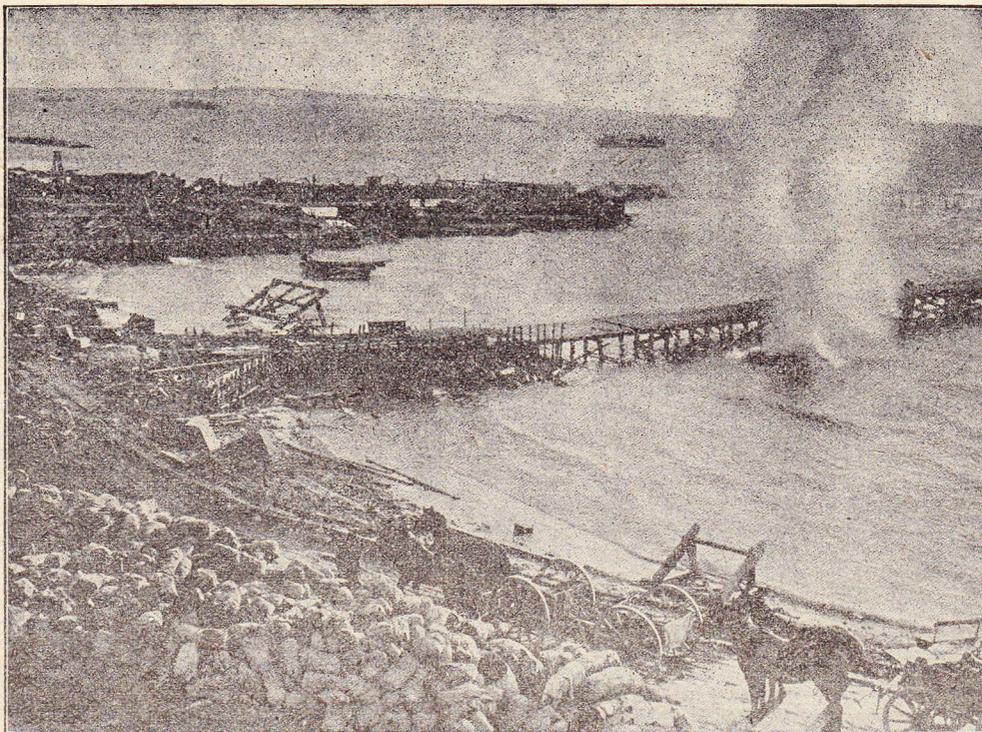
Les charbons des soutes s'enflammèrent. Comme les soutes étaient à moitié vides, le feu se propagea rapidement. Dans les chambres des machines un obus absorba l'huile et la répandit de tous côtés en flammes bleues et vertes, recouvrant ses victimes de brûlures et allumant de nouveaux foyers partout où elle tombait.

Des hommes s'entassèrent dans les réduits obscurs, mais les obus les y poursuivirent et la mort trouva une ample moisson.

La pression atmosphérique était épouvantable. L'air pénétrait comme en hurlant par toutes les ouvertures et se frayait un passage par tous les points faibles. Tous les objets détachés ou mal fixés furent transformés en éléments de destruction. Des portes ouvertes se refermèrent et des portes de fer fermées se gondolèrent vers la partie extérieure comme des plaques d'étain et parmi toutes ces horreurs les corps humains s'agitaient comme des feuilles mortes dans un ouragan d'hiver pour être finalement broyés contre les parois en fer.

Dans une des salles des machines — c'était la salle où étaient installées les machines destinées à la ventilation, etc. — des hommes furent emportés par ce formidable «Luffdruck» comme par un tourbillon, et lancés dans la machinerie, où ils trouvèrent une fin atroce. Il y eut encore d'autres horreurs, trop affreuses pour être racontées.

Si la situation en dessous du pont était effroyable, au dessus du pont elle le fut encore davantage. Le «Blücher» fut canonné par une foule de navires. Même le petit destructeur de torpilles le bombardait. »



Dernier coup de canon tiré par les Turcs après le départ.

« Ce fut une explosion ininterrompue », déclara un artilleur.

« Le navire s'inclinait chaque fois qu'il recevait une pleine bordée, puis il se redressait, oscillant comme un berceau. Le nombre des servants des pièces était tellement réduit que l'on eut recours à des chauffeurs pour transporter les munitions. On était couché à plat ventre sur le pont pour échapper aux obus. Les ponts étaient convertis en une masse informe de ferrailles..

Le « Blücher » était parvenu au terme de sa carrière. Il était paralysé et comme l'appareil de direction avait été emporté, il se mit à virer lentement. Il parut évident dès lors qu'il allait disparaître dans les flots.

La cloche qui chaque dimanche convoquait les hommes à l'office, fut mise en branle et ceux qui étaient encore en état de le faire se rassemblèrent sur le pont, aidant le plus possible leurs camarades blessés. Quelques-uns furent obligés de sortir par des trous d'obus. Groupés sur le pont, les hommes attendirent la fin inévitable.

Des hurrahs retentirent pour le « Blücher » et trois autres pour le kaiser. On chanta le « Wacht am Rhein » et chacun fut autorisé à quitter le navire. Mais déjà quelques hommes étaient partis.

Les navires anglais avaient cessé de tirer, mais leurs torpilles avaient accompli leur œuvre de mort. Un croiseur et des contre-torpilleurs étaient sur les lieux pour sauver les survivants. » (1)

Cette bataille fut suivie d'une période d'accalmie dans les opérations navales de l'Allemagne. Celle-ci se borna dès lors à des raids qui n'exigeaient pas de connaissances extraordinaires.

Une escadre qui veut entreprendre un raid de piraterie peut choisir son moment, sortir de nuit ou par temps de brouillard; elle ouvre le feu sur tout ce qu'elle rencontre au hasard, chalutier ou navire marchand, bateau de pêche ou navire de guerre, ennemi ou neutre, et elle rentre avec la plus grande vitesse. Est-il possible qu'une flotte aussi puissante, à l'exception de toutes autres entreprises, puisse réellement se glorifier de ces petits faits d'armes ?

Non, vraiment, l'Allemagne n'avait pas de raisons d'être fière de sa flotte. Tandis que les grands navires demeuraient tranquillement au port, les torpilleurs risquaient de temps en temps une sortie par des nuits obscures et tourmentées.

« Oh, alors, les officiers sont si nerveux », nous déclara un membre de l'équipage de ces navires. « Lorsque nous participons à une pareille expédition, nous sommes tous à notre poste, mais le calme nous fait défaut parce que nous sentons notre infériorité et que nous devons compter sur la chance. »

Et, pour le surplus, l'arme principale était le sous-marin, le sous-marin sournois qui causa d'énormes ravages.

Nous allons relater encore un fait remontant à cette époque, parce qu'un beau rôle y fut réservé à nos compatriotes. Nous reproduisons le compte rendu que nous avons donné de l'événement au moment même où il se produisit.

« Ce fut le jour le plus périlleux et pourtant le plus heureux de notre vie », affirma un des pilotes belges qui à présent se trouvait en sécurité au Pilotage de Flessingue. « Le plus heureux, parce que, en ce temps où tant de vies humaines sont anéanties, nous avons pu en sauver quarante-quatre. »

Le 6 mars, à 3 h. 30 de l'après-midi, le remorqueur de rivière « Louisa », ayant son port d'attache à Gand, quitta le port de Flessingue à destination de Gravesend, car le bateau avait été vendu à une firme anglaise de Stepney.

L'équipage comprenait le personnel suivant, exclusivement belge : le capitaine Auguste Mollemans, l'officier Frédéric Van den Eeckhoute, le machiniste Jules Alberts, le chauffeur Désiré De Schepper et le matelot François Verschuere.

A 5 heures le « Louisa » se mit à l'ancre près de Westkapel, attendant le soir.

Une brise modérée soufflait du nord-ouest.

Le soir, à 8 h. 45 on leva l'ancre et le remorqueur se dirigea vers le « Noordhinder », qu'il dépassa la nuit vers 1 h. 30.

Le vent tourna au nord et devint plus fort.

A 5 h. 30 on était en vue du bateau-phare le « Galopper ». A deux milles de là environ, dans la direction du Sund,

(1) « La flotte britannique en guerre », par W. Macneile Dixon.

le capitaine aperçut le périscope d'un sous-marin émergeant à une distance d'environ deux milles.

« Un sous-marin allemand ! » cria-t-on au machiniste. Celui-ci crut à une plaisanterie et répondit en riant :

« Taillez-le en pièces ! »

« Mais c'est vrai !.. Et il s'avance sur nous. »

Le sous-marin marchait à une grande vitesse et, lorsqu'il fut éloigné d'un mille environ, il se redressa et l'équipage distingua alors un petit drapeau allemand peint sous son périscope.

Aussitôt le « Louisa » se mit à marcher en zigzags.

Heureusement une violente tempête de neige se déchaîna. On voyait à peine à deux pas devant soi. Le « Louisa » continua son étrange manœuvre pendant une heure. Puis le temps s'éclaircit et l'équipage perdit l'assailant de vue.

A 7 h. 30 les Belges franchirent le Sund, dans l'espoir d'y trouver un pilote anglais. Ils n'aperçurent aucun cotre, mais trois torpilleurs qui étaient éloignés de trois milles environ dans la direction du sud-ouest. Les Belges crurent de leur devoir de les prévenir de la présence du sous-marin dans ces parages.

Ils hissèrent le pavillon belge... un pavillon presque aussi grand que leur embarcation, qui n'était qu'un bateau de rivière de 18 mètres de long.

Le remorqueur se trouvait à 200 mètres du premier torpilleur, lorsqu'une formidable explosion se fit entendre. C'était le « Coquette » qui venait de heurter une mine. Les Belges virent des débris humains voler en l'air. Des marins anglais se jetèrent à l'eau, dans la mer houleuse. Le second torpilleur effleura le « Louisa » et la phrase suivante retentit à bord : « Save as many as you can » (Sauvez-en autant que vous pouvez.) A peine cette seconde unité, le numéro 11, était-elle passée, qu'une nouvelle explosion retentit et au bout de 4 à 5 minutes le numéro 11 avait disparu également par le fait de la mine traîtresse.

Trois mines apparurent à proximité du remorqueur. Le troisième torpilleur les fit couler.

Les Belges entreprirent immédiatement les travaux de sauvetage. Il était impossible de mettre leur canot à la mer, car la tempête était trop violente. L'épave du « Coquette » et le troisième torpilleur tentèrent de le faire, mais les canots furent réduits en pièces.

Une nouvelle rafale de neige rendit la besogne encore plus pénible. L'eau se précipitait dans la chambre des machines, mais, le machiniste et le chauffeur, bien que mouillés jusqu'aux genoux, restèrent courageusement à leur poste.

Les naufragés flottaient dans leur équipement spécial pour la nage. Le « Louisa » allait d'un endroit à l'autre et réussit à sauver trente naufragés. Ce travail dura plus de deux heures.

« C'était un travail horriblement difficile », raconta le capitaine. « Et lorsque nous tenions l'un de ces malheureux, il fallait faire attention de ne pas être entraîné soi-même en mer. L'un d'eux se cramponna avec tant de force à mon pantalon, qu'il en arracha les boutons. Mais nul ne fut abandonné à son sort. Le « Coquette » flotait encore. L'avant était détruit jusqu'au pont de commandement. A l'arrière il restait encore quatorze hommes. Ils appelaient au secours. Nous accostâmes le navire et les naufragés s'élançèrent. L'un d'eux tomba dans la mer entre les deux navires. Et en y songeant je suis forcé d'admirer encore son calme extraordinaire. Sur le flanc du remorqueur il y avait une moulure... Et lorsque nous approchâmes de l'épave, l'homme se rendit compte du danger qu'il courait d'être écrasé entre cette moulure et le torpilleur et retira constamment la tête. Je vis la possibilité de le saisir... et d'un coup je le hissai à bord. Le capitaine avait été précipité en l'air. Le premier officier était pieds nus... il s'était enfui de son lit. Le second officier paraissait mort. Mais malgré leur épuisement nos vaillants Belges voulurent encore s'assurer s'il n'y avait plus de vie chez l'Anglais et pendant deux heures et demie Mollemans et Van den Eeckhoutte s'occupèrent de lui. Ils coupèrent ses habits en morceaux et lui mirent des vêtements secs, puis ils lui appliquèrent la respiration artificielle... Et l'officier fut sauvé. »

« You are my brother ! », dit-il à Van den Eeckhoutte avec l'accent de la plus vive reconnaissance. Et à Sheerness il fumait déjà sa cigarette.

La plupart des marins sauvés étaient évanouis lorsqu'ils furent amenés à bord du « Louisa ». Ils étaient couchés sur le pont dans un état d'épuisement complet; ils revinrent à eux et, observa le capitaine, « le premier geste qu'ils firent fut de tâter leurs habits pour chercher la boîte en fer blanc contenant les cigarettes et en griller une. »

On alluma le feu dans le coqeron d'avant et à l'arrière et les rescapés allèrent s'y chauffer; il en vint aussi dans la chambre des machines, où ils restaient tranquillement les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux, mais réchauffant consciencieusement la partie supérieure du corps.

« We are good again for another one », dirent-ils... ils étaient prêts à reprendre du service sur un autre navire.

On ne vit plus de naufragés du torpilleur No. 11. A bord du « Coquette » il y avait deux cadavres gravement déchiquetés. L'épave coula promptement après le sauvetage des quatorze derniers hommes.

« Nous avions 200 cigarettes à bord », rapporta le capitaine. Elles furent vite distribuées. Nous fumes frappés du calme des marins anglais. Ils fumaient paisiblement comme s'ils faisaient un voyage d'agrément. Des gaillards de cette trempe ne connaissent pas le danger.

« Leur calme » renchérit le machiniste. — « Je montais sur le pont après avoir endossé ma veste : Ne faites pas cela », me conseilla l'un des marins... « Si un nouveau malheur arrive, vous ne pourrez pas nager avec votre veste. »

Cet homme était donc bien préparé au danger... et il venait à peine d'échapper à la mort. Un instant après il aperçut une pièce de bois sur le pont et s'en empara pour jouer au football avec un camarade.

« Oui, cette fois les Allemands nous ont eus, mais nous aurons notre tour », déclarèrent les Anglais. « Qu'ils essaient donc de sortir avec leur flotte ! »

On atteignit Sheerness et le « Louisa » remit ses hôtes au « H. M. S. Acteon ».

Ce furent des adieux touchants, un « shake hand » bien senti, une nouvelle alliance, et les Belges démarrèrent aux acclamations des Anglais.

Quelques semaines auparavant les Allemands avaient coulé une chaloupe belge de douze tonnes. Et maintenant une occasion leur avait été offerte de remporter une nouvelle victoire navale : un petit remorqueur de rivière était à leur portée... Ils avaient laissé passer l'occasion... Et le « Louisa » poursuivit sa course et trouva une magnifique occasion d'offrir son aide et de sauver des vies humaines.

« Oui, nous sommes fiers de ce sauvetage », me déclarèrent les marins. Il s'est accompli sous le pavillon belge. Nos couleurs flottaient fièrement dans cette tempête et en ces parages dangereux et même encore à Sheerness, lorsque nous y déposâmes les Anglais sains et saufs. »

Il fallut attendre ensuite jusqu'à la fin de 1916, avant qu'une sérieuse bataille navale ne s'engageât.

## L'ITALIE EN GUERRE

**Salandra et Sonnino contre Giolitti. — Von Bülow à Rome. — La déclaration de guerre de l'Italie.**

Dès le début des hostilités chacun se posa la question : « Que va faire l'Italie ? »

Le 20 mai 1882 ce pays était entré dans la Triple Alliance avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, mais ce traité ne l'obligeait pas à combattre dans la présente guerre aux côtés des deux Etats, car il devait lui-même prêter son concours au cas où l'une des autres parties serait attaquée.

Or, tel n'était pas le cas actuellement : l'Autriche avait déclaré la guerre à la Serbie et l'Allemagne à la Russie et à la France. Aucune des deux nations n'avait donc été attaquée.

Du reste, le courant général était favorable à l'Entente plutôt qu'aux puissances centrales.

Une partie de la population était partisan de la neutralité et de la paix ; mais dans certains cercles militaires et politiques on rêvait d'un accroissement de territoire au détriment de l'Autriche et cette opinion devait finir par l'emporter.

Le président du conseil, Salandra, était, lui aussi, partisan de la guerre, mais il rencontrait une sérieuse résistance auprès du ministre des affaires étrangères, San Giuliano. Celui-ci mourut le 15 octobre et Salandra remplit l'intérim de son département, jusqu'au moment où il put remettre le portefeuille devenu vacant à Sonnino, qui désirait comme lui l'Italia Irredenta, Trente et Trieste. On renforça la flotte et l'armée.

Le parti de la guerre excitait les masses.

Le 1er novembre Salandra fit occuper l'île de Sazeno, dans la baie de Valona, sous prétexte que la situation était troublée en Albanie, d'où le prince de Wied se retira.

Sonnino ouvrit des pourparlers avec l'Autriche au sujet de l'Albanie et des Balkans.

L'Allemagne se rendit compte du danger et envoya à Rome l'ex-chancelier von Bulow, qui était chargé de le conjurer. Il s'efforça d'amener au moins l'Italie à conserver sa neutralité et agit principalement sur les classes supérieures et le monde industriel, où régnait d'ailleurs une grande admiration à l'égard de l'Allemagne.

Von Bulow promit de donner satisfaction à l'Italie aux frais de l'Autriche et en évitant les horreurs d'une guerre. Il trouva un puissant appui en M. Giolitti dont l'influence était considérable et qui disposait d'une importante majorité à la Chambre.

Mais, d'autre part, l'emprunt national d'un milliard, émis le 12 janvier 1915, avait remporté un grand succès et avait revêtu ainsi le caractère d'un véritable emprunt de guerre et d'un verdict populaire.

Salandra et Sonnino se sentirent dès lors dans une position très forte et réclamèrent Trente, Trieste et la côte orientale de l'Adriatique.

L'Autriche offrit, sous l'empire de la nécessité, bien entendu, le district et la ville de Trieste, en échange de la neutralité de l'Italie jusqu'à la fin de la guerre.

Sonnino posa des conditions plus rigoureuses. Von Bulow ne négligea rien pour engager l'Autriche à céder. Mais elle refusa.

Le 26 avril l'Italie signa un traité secret avec l'Entente.

Le 3 mai Sonnino dénonça l'alliance avec l'Allemagne et l'Autriche.

Babriele d'Annunzio, le poète, excita par des discours enflammés la population si facile à émouvoir.

Cependant, Giolitti ne renonça pas à ses tentatives en vue de sauvegarder la paix. Il supplia le Roi d'éviter la guerre. Trois cents députés le soutinrent, en remettant leur carte à son domicile. Dès lors Salandra et ses collègues du ministère furent forcés de donner leur démission (13 mai).

Giolitti semblait devoir devenir président du conseil. Mais le peuple était déjà trop excité pour la guerre.

Le 13, le 14 et le 25 mai une atmosphère de révolte régnait à Rome et dans d'autres villes. On voulait la guerre et on l'aurait. Gabriele d'Annunzio harangua de nouveau le peuple. On menaçait d'envahir la Chambre.

Et le 15 mai le Roi chargea Salandra de former le ministère. Giolitti se retira.

La guerre ne pouvait donc plus être évitée.

Le 20 mai la Chambre vota une motion de confiance dans le ministère Salandra-Sonnino, par 497 voix contre 72. Toute la ville de Rome était remplie d'acclamations.

Le 23 mai l'Italie déclara la guerre à l'Autriche-Hongrie.

Le 25 les premières troupes franchirent la frontière de l'Italia Irredenta, en route vers l'Isonzo.

Lorsque l'Italie, après la guerre avec l'Autriche, se constitua en royaume-uni, lorsque l'Autriche battue fut obligée de céder les plaines de la Lombardie et de la Vénétie, l'Autriche ne recula pas bien loin. Elle possédait encore le bassin des Alpes et pouvait au besoin descendre facilement en Italie.

L'Italie, au contraire, devait escalader les hautes cimes des montagnes et elle avait le plus grand intérêt à occuper tous les défilés afin d'empêcher l'ennemi de déchaîner une offensive dans les vallées de la Lombardie et de la Vénétie.

L'Autriche, quoique engagée à fond dans sa lutte contre les Russes, pouvait néanmoins se fier à la défense du Trentin avec ses forts et ses nombreux ouvrages d'arrêt.

L'Italie se trouvait donc devant une tâche formidable. Les chasseurs alpins (alpini) occupèrent tous les défilés de Tonale jusqu'à l'Isonzo, la rivière qui se jette dans la mer Adriatique non loin de Trieste.

Il y avait quatre secteurs principaux : le Trentin, Cadore et les Dolomites, la Carnie et l'Isonzo.

Sur ce front on rencontrait des cimes de plus de 3000 mètres d'élévation, le Marmolata avait même 3360 mètres.

Les troupes italiennes attaquèrent immédiatement avec impétuosité, mais leurs progrès furent assez faibles.

La bataille de l'Isonzo fut particulièrement sanglante. Les Italiens avaient pour objectif Trieste, le grand port de l'Autriche.

Gorizia, qui se trouvait sur cette route, offrit une défense acharnée et cette ville ne tomba qu'en 1916, après quinze jours de combat. L'année 1915 se termina donc sans résultats appréciables et l'intervention de l'Italie, qui avait été saluée avec tant d'enthousiasme, provoqua une véritable déception.

## LES ETATS BALKANIQUES

### L'option de la Bulgarie. — La neutralité de la Grèce. — Le général Sarrail à Salonique. — L'invasion de la Serbie.

La Bulgarie se trouvait au nombre des Etats qui se tenaient sur l'expectative, en présence de l'Europe mise à feu et à sang.

Elle avait un vif ressentiment contre la Serbie. Il se justifiait par le fait qu'une partie de la Macédoine, traversée par le Vardar, et comprenant les villes d'Uskub et de Monastir, avait été cédée à la Serbie et non à la Bulgarie en 1913 après la seconde guerre des Balkans, bien qu'elle eut été promise à ce dernier pays et qu'elle fut habitée en majeure partie par des Bulgares, tandis que d'un autre côté la Bulgarie avait grandement contribué à la victoire commune.

La Serbie s'était vu attribuer cette région parce qu'elle-même avait perdu certains territoires à la suite de la création par l'Autriche du royaume d'Albanie.

La Bulgarie n'avait pas caché son désappointement et elle se réservait le droit de recevoir satisfaction dans un avenir plus ou moins éloigné.

Mais qui pouvait lui donner cette satisfaction ?

L'Autriche pouvait la promettre, parce que la restitution des territoires devait se faire au détriment de la Serbie.

Pour l'Entente, au contraire, la Serbie était un allié.

Malgré cela l'Entente engagea des pourparlers avec la Serbie à Nich afin d'amener le gouvernement serbe à consentir certains sacrifices.

C'était imposer à la Serbie une douloureuse épreuve, car il s'agissait pour le petit Etat de faire des concessions à son ennemi héréditaire, et cela après tant d'autres sacrifices. Mais comment la Serbie pouvait-elle se dérober aux volontés des grandes puissances, dont elle dépendait entièrement ? D'ailleurs, on lui promettait de larges compensations en Albanie et dans les provinces hongroises.

La Serbie céda donc avec un sentiment de pénible résignation.

Le 24 août 1915 le Parlement adopta le principe d'un remaniement territorial en Macédoine, à l'avantage de la Bulgarie.

Désormais les pourparlers diplomatiques de la Triple Entente avec le Gouvernement de Sofia pouvaient commencer et le 14 septembre elle proposa au ministre Radoslavov et au tsar Ferdinand d'intervenir contre les

Centraux, moyennant de sérieuses extensions territoriales en Macédoine et en Thrace, ces dernières au détriment des Turcs.

Mais la diplomatie allemande n'était pas restée inactive et elle avait décidé la Turquie à promettre à la Bulgarie une rectification immédiate des frontières.

D'autre part, Mackensen était prêt à envahir la Serbie et à remettre la Macédoine aux mains de la Bulgarie.

Les deux groupes de belligérants faisaient donc les mêmes promesses. Mais, outre la diplomatie allemande, Hindenburg avait agi, lui aussi. Les Russes avaient dû battre en retraite en évacuant beaucoup de terrain et on avait l'impression de la supériorité de l'Allemagne.

La Bulgarie choisit donc le parti du plus fort, bien qu'elle ne le fit pas encore ouvertement.

Il subsistait néanmoins dans une partie de la population un courant en faveur des Russes, les premiers libérateurs des Bulgares, tandis qu'on nourrissait de la haine contre les Turcs et les Autrichiens, qui étaient les oppresseurs des peuples slaves.

Mais le sort en était jeté et l'on n'écoula pas la voix du peuple. Des intrigues se nouèrent dans les séances secrètes du cabinet.

Ferdinand avait opté pour les Centraux. Radoslavov convoqua une séance du Sobranie, le Parlement bulgare, séance à laquelle furent seuls admis les membres de la majorité ministérielle. Le premier ministre exposa les motifs qui avaient décidé à prendre le parti de l'Entente et remporta une victoire facile.

Le 21 septembre, Radoslavov promulgua à Sofia l'accord diplomatique conclu entre la Bulgarie et la Turquie, suivant lequel la Turquie cédait immédiatement tout le territoire ottoman situé sur la rive droite de la Maritza.

La mobilisation fut décrétée. Radoslavov assura à l'Entente que cette mesure n'avait aucun caractère agressif, mais qu'elle était l'application du principe de la neutralité armée.

C'était encore l'époque des mensonges faciles. Le gouvernement bulgare prétendait ne pas adopter une attitude agressive, alors que la mobilisation était dirigée par des officiers allemands !

De plus des officiers turcs et autrichiens se promenaient dans les rues de Sofia et s'installaient dans les casernes, comme s'ils se trouvaient chez eux.

L'Entente ne se laissa naturellement pas circonvenir par les paroles aimables de Ferdinand. La situation devait être éclaircie, et il fallait savoir quel serait le dénouement de toutes ces intrigues : la guerre ou la paix.

Le 3 octobre, le ministre de Russie à Sofia remit un ultimatum. Il menaçait de rompre immédiatement les relations diplomatiques avec la Bulgarie, si, dans les vingt-quatre heures, les officiers des puissances en guerre avec l'Entente n'avaient pas repassé la frontière.

Les autres puissances de l'Entente s'associèrent à cette démarche.

Ferdinand refusa.

Le 8 octobre, tout le personnel des légations et des consulats de la Triple Entente quittèrent Sofia. C'était donc bien la guerre.

La Serbie était ainsi prise entre deux feux, l'Autriche au nord, où Mackensen concentrait son armée et à l'est les Bulgares, soutenus par les Turcs.

Si les Autrichiens et les Bulgares parvenaient à opérer leur jonction, la ligne Belgrade-Sofia-Andrinople ou Berlin-Constantinople tombait aux mains des Centraux.

Mackensen disposait de deux armées : une armée allemande et une armée austro-hongroise.

La première était sous les ordres du général von Gallwitz et la seconde était commandée par le général von Koevess. La première fut concentrée sur le Danube et l'autre sur la Drina et la Save, c'est-à-dire que la première se trouvait au nord, et la seconde à l'ouest de la Serbie.

Le général Jecov avait le commandement suprême des forces bulgares qui comprenaient : la 1<sup>re</sup> armée ayant à sa tête le général Bojadiev, qui devait envahir la Serbie par le nord-est et la 2<sup>e</sup> armée, général Theodorov, qui devait opérer au sud-ouest.

Une 3<sup>e</sup> armée, général Toutchev, surveillait la frontière roumaine.

Le tsar Ferdinand avait ainsi une armée de 330,000 hommes.

Les Serbes avaient 250,000 soldats, sous le commandement supérieur du voïvode Putnik. Le 3<sup>e</sup> armée, général Youritchitch, se concentra en face de von Gallwitz, la 1<sup>re</sup> armée, général Michitch, en face de von Koevess. Une nouvelle armée, sous le général Goïkevitch, devait contenir les Bulgares commandés par Bojadiev. La 2<sup>e</sup> armée, général Stepanovitch, se tourna contre les troupes bulgares de Theodorov.

Quelques divisions se tenaient en réserve à Uskub et à Monastir.

D'où les Serbes pouvaient-ils attendre des secours dans ces conjonctures dramatiques ?

Ils mettaient leur confiance dans les Français et les Anglais. A ce propos, il nous faut donner quelques mots d'explication.

La Grèce avait également mobilisé ses troupes.

Le 2 octobre les puissances de l'Entente avaient avisé le gouvernement d'Athènes qu'un contingent de troupes alliées était sur le point de débarquer à Salonique, sur le territoire grec, dans le but exclusif de porter un secours urgent à la Serbie.

Les troupes alliées devaient se servir d'une voie ferrée qui, en vertu des conventions diplomatiques, était réservée exclusivement aux communications de la Serbie avec Salonique.

La Grèce protesta, mais lorsque, le 4 octobre, un premier contingent de soldats français et anglais débarqua à Salonique, les fonctionnaires grecs facilitèrent leur installation dans un camp à proximité de la ville.

Le premier ministre Venizelos déclara devant le Parlement grec que, selon les conventions entre les deux Etats, la Grèce devrait offrir son concours à la Serbie, au cas où ce pays serait attaqué par les Bulgares ou par les alliés des Bulgares.

La Chambre approuva cette manière de voir par 142 voix contre 102 et 13 abstentions.

Mais Venizelos n'avait pas compté avec le roi Constantin, beau-frère de l'empereur Guillaume II et germanophile. Le Souverain grec refusa d'approuver la déclaration ministérielle et Venizelos dut se retirer. Il fut remplacé par Zaimis, qui était partisan de la neutralité.

Il y avait bien un traité entre la Grèce et la Serbie, mais Zaimis prétendit que ce traité n'était pas applicable actuellement, parce que la Serbie était entraînée dans une guerre générale, tandis que l'accord ne visait que l'éventualité d'une guerre entre puissances balkaniques. La Grèce devait donc rester neutre.

C'était là pour l'Entente un grave contretemps et, connaissant les inclinations de Constantin et les intrigues de la diplomatie allemande, elle ne se sentit plus en sécurité depuis qu'elle avait des troupes près de ce guépier.

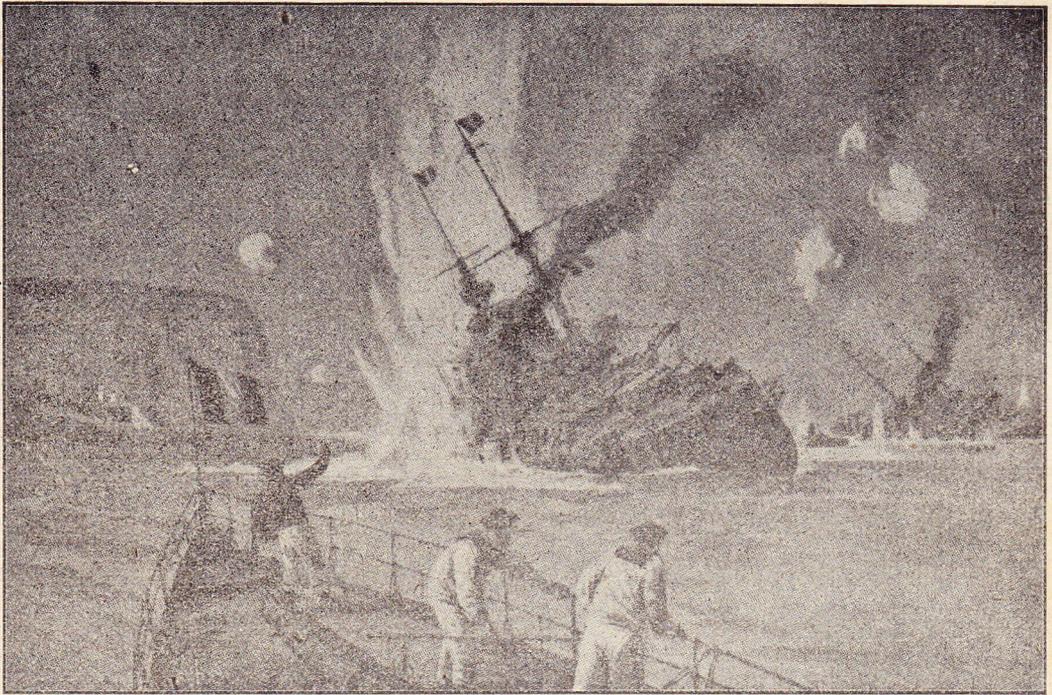
L'attitude de la Grèce eut également son contre-coup en Roumanie. Ce pays était favorable à l'Entente, mais il préférait s'abstenir de prendre part à la lutte, maintenant que les armées des puissances centrales étaient si rapprochées de ses frontières.

L'Allemagne avait donc remporté une victoire diplomatique dans les Balkans, ce qui donna lieu à d'amères critiques dans les pays alliés. Le ministre français des Affaires étrangères, M. Delcassé, donna même sa démission.

Mais le danger le plus direct menaçait la Serbie. L'Angleterre n'abandonna pas encore tout espoir et agit auprès de la Grèce. Le ministère Zaimis fut renversé par la Chambre, mais Constantin ne renonça pas à sa ligne de conduite primitive, il nomma à la présidence du conseil M. Skouloudis, neutraliste également, et prononça la dissolution du Parlement.

Le danger couru par les troupes alliées à Salonique n'en devint que plus grave et l'Angleterre résolut de donner un avertissement à la Grèce. Usant de sa maîtrise incontestable sur mer, elle fit saisir le 15 novembre dans le port de Malte tous les navires grecs qui s'y trouvaient. De ce chef, le ravitaillement de la Grèce subit un sérieux dommage.

Le gouvernement hellénique accorda enfin les garanties pour la sécurité du corps expéditionnaire ; à ce ré-



Cuirassé français coulé dans les Dardanelles.

sultan avait contribué aussi la présence dans le port de Salonique des croiseurs anglais et français.

Seul le petit Etat monténégrin se trouvait aux côtés de la Serbie, et sa modeste armée se joignit à la 1re armée serbe.

L'armée expéditionnaire franco-britannique était commandée par le général Sarrail.

La catastrophe qui menaçait la Serbie était désormais inévitable. Epuisée par un an de guerre, il lui fallait combattre des armées très supérieures en nombre. De plus, ainsi que nous l'avons dit, le typhus avait exercé d'horribles ravages parmi la population serbe. La redoutable épidémie, qui s'était déclarée en avril, ne prit fin qu'au mois de septembre.

Les Serbes se remirent cependant de toutes ces épreuves et acceptèrent bravement la lutte.

Le 11 octobre 1915 les armées de Mackensen franchirent le Danube, la Save et la Drina, tandis que les Bulgares faisaient irruption dans l'est.

Belgrade fut abandonné presque sans combat. De violentes batailles eurent lieu le long de la Kolubara dans l'ouest, dans l'ancien sandjak de Novi-Bazar, près de Vrania dans l'est, entre Serbes et Bulgares (Stepanovitch contre Theodorov).

Le 24 les Bulgares occupèrent Vrania, Uskub, Velès et un peu plus tard Pirot.

Le corps expéditionnaire franco-anglais se trouvait dans le camp retranché de Salonique, afin de pouvoir empêcher la débâcle de la Serbie.

Les armées allemandes, autrichiennes et bulgares firent leur jonction le 9 et le 10 novembre.

L'armée serbe se retira en combattant vers l'Albanie, la seule issue qui lui restât ; elle était suivie de milliers de réfugiés. Le vieux roi Pierre lui-même dut prendre le chemin de l'exil.

Un récit poignant de ce douloureux voyage du roi Pierre a paru dans le «Corriere della Sera».

«L'armée serbe était en train de battre en retraite, rapporte le journal italien. Le gouvernement était parti quelques jours plus tôt à Scutari. Depuis une semaine le prince héritier Alexandre avait quitté Mitrovitza pour se rendre à Ipek et à Cettigné. Les dix divisions du premier et du deuxième ban, qui forment l'armée active, avaient réussi à se mettre en sûreté sous le couvert des troupes du troisième ban. Cette glorieuse arrière-garde, composée d'hommes de 45 à 55 ans, eut à rem-

plir la tâche la plus difficile au cours de cette manœuvre.

Tantôt à cheval, tantôt à pied, n'ayant pour toute escorte que trois officiers et six soldats de la garde, le roi de Serbie, un septuagénaire malade, accomplit le voyage en sept jours par un temps exécrable : 150 kilomètres de terrain montagneux, de la frontière jusqu'à Scutari. Et lorsqu'arriva l'heure du repos, il ne trouva pas de lit. Il se nourrissait de pain et de fromage, exactement comme ses soldats.

Ce voyage du roi, à travers les montagnes abruptes, mérite d'être chanté dans une épopée. Il n'y avait ni sentiers ni guides ; par intervalles, le cadavre de quelque soldat mort d'épuisement marquait la route par où les autres étaient passés.

Le roi et ses compagnons de route n'avaient que trois chevaux et il fut impossible de décider le roi à s'épargner à lui-même de faire une partie du trajet à pied. Il tenait à avoir son tour comme les autres et de cette façon tous firent la moitié du trajet à pied et l'autre à cheval. On voyageait pendant le jour avec deux courts arrêts pour les repas. Pendant sept jours les voyageurs ne prirent aucun repas chaud, et une fois même ils furent privés de pain.

La nuit on se mettait à la recherche d'une chaumière albanaise pour y passer la nuit, et les pauvres bergers, qui habitent la montagne entre Prizrend et Scutari, ne se doutaient pas que ce vieillard, qui couchait sur la terre nue et qui le lendemain dès la pointe du jour partait à pied, après avoir mangé un morceau de pain dur, était le roi de Serbie.

Un soir, à hauteur de Ciafmaht, le petit cortège royal perdit totalement sa route et fut surpris par l'obscurité en pleine montagne.

Il n'y avait personne dans le voisinage. Alors le roi se rappela qu'il devait avoir une lampe de poche électrique dans sa valise. Mais la batterie marcherait-elle encore ? Le roi chercha parmi ses bagages, appuya sur le ressort et une faible lueur se répandit sur la route. Ce fut leur salut ! Précédés de cette triste lueur le roi et ses compagnons poursuivirent leur course errante. Ils se laissèrent conduire par le hasard, et eurent la chance extraordinaire de découvrir quelques heures plus tard une série d'empreintes de pieds dans la boue. Ils suivirent cette piste et ainsi ils purent encore dormir cette nuit-là dans une hutte de berger.